

7247
II



~~tiens un habit d'homme~~

on me m'élue ^{peux} au gen
ni

par on l'élue à courtin
parce qu'on le blanc des yeux

par le pile de l'air à l'air

habile ^{dans} l'agriculture

7247

II

6154 188

1
Ceux qui savent combien l'homme et les lois humaines sont capables de perfection suivent d'un œil attentif, le mouvement général des sociétés, qui les porte vers une civilisation inconnue jusqu'ici, si funeste aux préjugés qui ont gouvernés l'ancien Monde, si favorable aux principes qui doivent régler le nouvel ordre qui l'annonce. Le Grand état de civilisation, ce sujet de tant de faux raisonnements, de tant de craintes, d'insensées, que les uns regardent comme la maturité des corps politiques et s'approche de leur décadence, que les autres envisagent comme une source plus épanchée des vices, et des maux, des sociétés humaines; cette civilisation tant appréhendée, injustement décriée, aveuglement combattue, fait ignorer et luit encore. Son existence est le produit des siècles et des relations universelles des hommes; c'est le travail du temps et l'œuvre du genre humain lui-même. En civilisation, un siècle n'est qu'un jour, un royaume qu'un point. Dès que les Rois ont vu l'avenir, ils ont pensé que la civilisation n'était point dans l'intérêt de leur puissance: ils ont fait des efforts pour l'arrêter et l'ont traitée en ennemie. Mais ceux qui les environnent, qui doivent leur suprématie aux préjugés qui ont présidé à l'ancien état des choses, se sont effrayés des progrès d'une civilisation qui les débauche; ils ont salué les Rois de la combattre avec eux, et c'est ce que tous font en ce moment avec une aveugle application, sans prévoir les funestes conséquences de ce plan antisocial. Cependant les Rois ne le connaissent pas. La civilisation n'est point leur ennemie. La part des Rois sera toujours noble et belle quand ils voudront s'associer à l'humanité et séconder ses nouvelles destinées. L'éducation seule fait l'homme, c'est elle qui enfante en ce moment les merveilles de la Nouvelle Grèce. Mais par cela même que le cœur et l'esprit humain sont plus noblement cultivés, les besoins et mœurs des peuples sont agrandis; il ne leur suffit plus que les gouvernements ne soient point,

barbares, ils les demandent quites et généreux; il ne leur
suffit plus que l'esclavage soit adouci, ils demandent
une liberté fondée sur les droits et la dignité de l'homme;
ce n'est plus alors que leur bonheur dépende de la Bien-
veillance de leurs chefs, ils veulent qu'il soit fixé à
des lois tutélaires moins les maîtres que la Valonée
des Breis.

Pendant que les préjugés dominent, ils possèdent toute la force de
la société; les dévies, c'est d'organiser la société, qu'ils admettent formée,
mais ce n'est point la diffuser comme la publient ceux qui leur doivent
tout. Les nations ne périssent pas si facilement; toute révolution populaire
se fait contre un mauvais ordre de choses, en faveur d'un ordre meilleur; car
si l'ordre était bon, il n'y aurait point de révolution. Une révolution, comme
celle de France et d'Espagne, n'est point une conflagration; tout état
mal organisé a un point de maturité qui le fait tomber. Les révolutions
sont des nécessités, on doit dire même en leur honneur, qu'elles ont leur
source dans des sentiments généreux et le désir du bien public; comme
il faut dire, à la honte des contre-révolutions, que ce sont les
intérêts qui les excitent. Les révolutions ne sont point combinées
par les peuples: elles sont la suite des gouvernements; les fautes
de l'Eglise Romaine ont fait l'Eglise réformée. Tout mauvais
ordre enfante un désordre; mais le désordre est une transition à
un ordre meilleur: le préjugé est terrible sans doute, et il coûte
cher à ceux qui le défendent comme à ceux qui le franchissent.
L'esprit de réforme, qui prend toujours sous les yeux plus d'étendue
et de conviction; c'est la connaissance du juste et de l'injuste qui saisit
sous les esprits; c'est le sentiment de la dignité de l'homme qui
entre dans tous les coeurs; c'est la raison qui veut établir son empire,
et la justice qui demande à commencer son règne. En analysant tout
l'esprit révolutionnaire de l'Europe, on ne trouve au fond de l'analyse qu'un seul vocable,
comme un seul principe; l'égalité des droits. C'en est la base et le but,

c'est vers ce point unique que se dirige tout le mouvement européen. Or, cette égalité de droits, qu'est-elle autre chose, que la justice distributive, qui comprend toute morale, toute vertu et tout devoir. Sans ces dernières révolutions de Naples, de Piémont, d'Espagne. Les Peuples n'ont point fait ces révolutions pour faire la conquête de leurs Rois, mais pour conquérir un ordre constitutionnel.

La 3^e Alliance formée pour la protection et l'avantage de tous, n'est plus que le pouvoir exécutif de l'aristocratie européenne, qui se souvient de haute part contre l'égalité des droits. Le nom de 3^e Alliance n'est qu'une dénomination nouvelle à l'aspect d'une nation entière de chrétiens que les Rois de cette 3^e Alliance voient égarer d'un œil impossible par des lignes de ferme humaine. Si on s'en tienne au repas des Rois que donna-t-on du silence de Rome? Rome chrétienne dans les siècles passés a commandé à l'Europe de se précipiter sur l'Ale; et aujourd'hui cette Rome est muette, en voyant massacrer à ses portes, un peuple entier de chrétiens qui imbibent de leur sang cette terre fameuse qui a fait l'Europe savante et polie, cette terre, le berceau des lettres et de la Religion, et où les ministres de cette Religion ont conservé la pureté et la pureté de l'Evangile. La Grèce chrétienne nage dans le sang, mais la Grèce est schismatique Rome ne veut que des sujets; tout ce qui ne lui obéit point est rebelle; la glaive des musulmans est le glaive exterminateur, prôné par les prophètes. Ainsi dans les hauts conseils la Religion n'est jamais cause, elle est toujours prétexte, et ce n'est que par se faire accueillir que les intérêts humains prennent le nom d'intérêts divins. R. R. De 3^e Eu:
Dans de si grandes conjonctures, la Russie voudrait en vain lui disputer sa prééminence et arrêter son ascendant. En vain elle voudrait balancer par des forces brutales toutes les forces morales que l'Europe renferme en son sein. La Russie exerce un pouvoir suprême sur le continent, elle a recueilli l'héritage de Napoléon. Ses ordres traversent l'Europe et la remplissent.

remplissent, et ils sont de même peints à Paris qu'à Scherzhauz.
Il y a quelques années, l'Europe l'apercevait à peine; elle est
comme un nouveau Monde découvert. Il semble que ces
armées gigantesques soient sorties des nuées du septentrion.
Elle préside les conseils des Rois; elle fait manœuvrer leur sceptre
au gré du sien: l'Europe continentale ne connaît qu'une volonté;
c'est la sienne: tout le reste n'a que des vœux à faire. De
long temps l'arbre de la liberté ne prendra racine dans son empire:
c'est une terre qui n'est point défrichée.

Parallèle de Corneille et de Racine.

Corneille avait une trempe d'esprit naturellement vigoureuse et une
imagination élevée. Il a donné le premier de la Noblesse à notre verbi-
-fication; le premier il a élevé la langue Française à la dignité de la
Tragédie; et dans ses beaux morceaux, il semble imposer au lan-
-gage la force de ses idées. Il a des vœux d'une beauté au-dessus
de laquelle il n'y a rien. Ce n'est pas qu'on ne puisse sans se
contredire faire le même éloge de Racine et de Voltaire parce
des qu'il s'agit de beautés de différents genres, elles peuvent être
faciles également au plus haut degré sans admettre de
comparaison. Ce fut l'avantage de Racine; né avec cette flexibi-
-lité sensibilité tendre, cette flexibilité d'esprit et d'âme, qua-
-lités les plus essentielles pour la Tragédie; et que n'avait pas
Corneille; né avec le sentiment aisé et le plus délicat de l'harmonie
et de l'élégance, qualités les plus essentielles à toute Poésie
et que Corneille n'avait pas non plus; il est affaire

leurs facultés, ont aussi pris une autre direction. L'histoire ne peut pourtant peut-être pas montrer un pareil exemple d'un changement aussi vaste, aussi complet et en même temps aussi rapide dans la face du monde. C'était un sujet bien digne d'éveiller la curiosité, que de rechercher les causes de cette terrible convulsion, dont notre nation a d'abord été agitée, et qu'ensuite elle a propagée. Le plus souvent, les mouvements qui bouleversent les empires peuvent être attribués à des influences directes et positives, aux dissensions des peuples, aux conquêtes d'un prince, aux tentatives d'un général, au poids insupportable d'une tyrannie, à la violation d'un traité. Mais en France le 18. siècle n'avait pas été fécond en événements. Parmi les hommes qui avaient passé d'autorité, aucun n'avait montré un de ces grands caractères qui changent le sort des Royaumes. Enfin, le siècle, jusqu'à ses dernières années, s'était écoulé, sans d'un cours assez tranquille, sans déchirements, sans mouvements extraordinaires. C'était car tant par la marche des opinions humaines, et par les productions de l'esprit, qu'il avait été remarquable. Les contemporains eux-mêmes s'étaient fort égarés de ce développement de l'esprit humain, et en avaient fait le principal caractère de l'époque où ils vivaient. Aussi c'est contre les opinions françaises du 18. si., et car tant contre les écrits où elles sont déposées, que l'accusation a été portée. Parmi les accusateurs, quelques uns, se laissant emporter par un esprit d'adagération et d'animosité, sont tombés, à nous semble, dans une erreur remarquable. Tout au 18. siècle, de tous les autres siècles, ils le regardent comme une époque maudite, où un génie malfaisant a inspiré aux écrivains de vaines opinions qu'ils ont répandues parmi le peuple. On dirait à les entendre, que sans les livres de ces écrivains, tout serait encore au même état que dans le 18. siècle: comme si un siècle pouvait transporter à son successeur l'héritage de l'esprit humain, tel qu'il se l'a reçu de son devancier. Mais il n'en est pas ainsi. Les opinions

ont une marche nécessaire. La réunion des hommes en nation, de leur communication habituelle, naît une certaine progression de sentimens, d'idées, de raisonnemens, que rien ne peut suspendre. C'est ce qu'on nomme la marche de la civilisation; elle amène tantôt des époques paisibles et vertueuses, tantôt orageuses et agitées; quel quelquefois la gloire, d'autres fois l'opprobre; et suivant que la Providence ns a jetés dans un sens ou dans un autre, ns recueillons le bonheur ou le malheur attaché à l'époque au ns arrivons. Nos goûts, nos opinions, nos impressions habituelles en dépendent en grande partie. Nulle chose ne peut troubler la société à cette variation progressive. Dans cette histoire des opinions humaines, toutes les circonstances sont enchaînées de manière qu'il est impossible de dire laquelle pouvait ne pas résulter nécessairement de la précédente. Ainsi, lorsqu'on a cessé d'être commencé à blâmer l'état où se trouvaient les esprits des hommes à un certain moment, de blâme, remontant de proche en proche de l'effet à la cause, ne peut jamais s'arrêter. Il semble donc que l'esprit humain soit sacré, en quelque sorte, à l'empire de la nécessité; qu'il est irrévocablement destiné à parcourir une route déterminée, et à accomplir une révolution prescrite, ainsi que font les astres.

Un pouvoir secret me retient et me condamne à vivre malgré moi; c'est vivre que de porter un desert aride dans son cœur, et d'être moi-même le tombeau de mon âme, car je ne cherche plus à guérir mes plaies à mes propres yeux; c'est le dernier malheur des Méchants. Manfred B.

Nap. fit vaincre par le Jupiter du Nord, qui leverait les braves de son armée avec un marbre de glace. —

De Rousseau Schilo - Tharald B.

"Rousseau, Luthiste ingénieux à se succéder lui-même,
l'apôtre de la Mélancolie, célébrant l'Amour avec un charme
magique, et brisant sans l'infatigable les inspirations d'une
étiquette sublime. Il est embelli le délire, et révèle des actions
et des pensées comparables d'un catarsis céleste, qui ne éclatent
comme un rayon de soleil, et comme lui fait couler des
larmes involontaires." B.

Les Glaces éminentes sont comme les vives des malheurs; les aigles
seuls et les reptiles seuls peuvent y atteindre. Vat Nader

Lausanne, Tenney? us ns rappeler des noms qui ont rendu
les vœux vobis célèbres! Us accueillent, gâdis des marchés, qui
chercheraient la gloire à travers de dangers entiers; esprits gigantesques,
dans leurs arguties, depuis, ils voulaient comme les Titans attaquer
de nouveaux le ciel, par des pensées arides, et des doutes impies qui
suffiraient à la fureur de leur âme, et les ouvrages paraissent
exister, autres choses que le monde. Du ciel — Byron Field Tharald

Qui rend-elle à la Grèce aussi abandonnée à quels maigres,
quels protecteurs, quels amis? Elle a pour elle l'intérêt de tous
les peuples, les vœux des tous dans hémisphères; mais ces
vœux et cet intérêt sont stériles; les dons des comités, les
emprunts même ne suffiraient pas pour conquérir l'usage;
la coalition des vœux, l'alliance monstrueuse du Tharald et
de l'Évangile, pour arrêter un peuple héroïque, dont le seul
crime et d'être être trop malheureux, paralyse les Refrains
de la Glélande, et rendent la bienveillance des Philhellènes inutile.
Singulier effet de cette organisation sociale, si vantée dans
certains écrits! Au 19. siècle, cent cinquante millions d'hommes
et plus qui couvrent la surface de l'Europe, sont unanimes

dans leurs sentimens d'enthousiasme pour la Grèce; ils
applaudissent à son courage; ils sont quêtés et veulent
ce qui est quêté; c'est-à-dire apaiser le Grec faible et
appauvri; Ah bien, parce qu'une poignée d'hommes
presque isolés au milieu de ces grandes masses sont
ingrats et veulent le mal, le mal a bien. Si tel
est le résultat de la civilisation, si telle est sa
conséquence nécessaire, ah! que le Dicaïs avec la plus
forte conviction, heureux les barbares, et puissent-
ils ne jamais cesser de l'être — R. H. C. D. E.
D. L. Gr.

Le nom de 1^{re} Alliance n'est qu'une dénomination nouvelle à
l'aspect d'une Nation entière de Chrétiens, que les traits de cette
1^{re} Alliance voient égarer d'un œil impassible, par des
figes de formes humaine.

Déroule les vagues d'azur, majestueux Ocean! mille flottes
parcourent vainement les routes immenses: l'homme qui couvre
la terre des ruines, voit son pavillon s'arrêter sur les bords.
Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide
élément est le théâtre; il n'y reste aucun asile, de
aux de l'homme; son ombre se défend à peine sur sa
surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau,
dans les profonds abîmes, ignoré, privé de tombeau,
et de linceul funéraire. Ps.

[illegible]

[illegible][illegible]

qu'on s'efforce de le faire passer pour un homme de bien.

Les hommes, en effet, ne sont que des machines, et les machines ne peuvent que faire ce qu'on leur a dit de faire. La vérité n'est que ce qu'on leur a dit de croire. C'est pourquoi, pour les rendre bons, il faut leur donner de bonnes idées. C'est pourquoi, pour les rendre sages, il faut leur donner de bons principes. C'est pourquoi, pour les rendre vertueux, il faut leur donner de bonnes habitudes. C'est pourquoi, pour les rendre heureux, il faut leur donner de bonnes espérances. C'est pourquoi, pour les rendre libres, il faut leur donner de bonnes lois. C'est pourquoi, pour les rendre forts, il faut leur donner de bonnes armes. C'est pourquoi, pour les rendre glorieux, il faut leur donner de bonnes actions. C'est pourquoi, pour les rendre immortels, il faut leur donner de bonnes œuvres.

Le prince, en effet, ne peut que faire ce qu'on lui a dit de faire. La vérité n'est que ce qu'on lui a dit de croire. C'est pourquoi, pour le rendre bon, il faut lui donner de bonnes idées. C'est pourquoi, pour le rendre sage, il faut lui donner de bons principes. C'est pourquoi, pour le rendre vertueux, il faut lui donner de bonnes habitudes. C'est pourquoi, pour le rendre heureux, il faut lui donner de bonnes espérances. C'est pourquoi, pour le rendre libre, il faut lui donner de bonnes lois. C'est pourquoi, pour le rendre fort, il faut lui donner de bonnes armes. C'est pourquoi, pour le rendre glorieux, il faut lui donner de bonnes actions. C'est pourquoi, pour le rendre immortel, il faut lui donner de bonnes œuvres.

On remarque en effet que le développement de la nation
est le résultat de la guerre, et que la guerre est le résultat
de la nation. On voit donc que la guerre est le résultat
de la nation, et que la nation est le résultat de la guerre.
On voit donc que la guerre est le résultat de la nation, et
que la nation est le résultat de la guerre. On voit donc que
la guerre est le résultat de la nation, et que la nation est
le résultat de la guerre. On voit donc que la guerre est le
résultat de la nation, et que la nation est le résultat de la
guerre. On voit donc que la guerre est le résultat de la
nation, et que la nation est le résultat de la guerre.

Enfin, dans les révolutions, les nations sont devenues
obéissantes, le peuple n'est plus libre, et ne le sera plus;
il n'est permis qu'un instrument de guerre entre les nations.
On voit donc que la guerre est le résultat de la nation, et
que la nation est le résultat de la guerre. On voit donc que
la guerre est le résultat de la nation, et que la nation est
le résultat de la guerre. On voit donc que la guerre est le
résultat de la nation, et que la nation est le résultat de la
guerre. On voit donc que la guerre est le résultat de la
nation, et que la nation est le résultat de la guerre.

Le Fatalisme chez les Turcs, et auquel on a attribué leur courage
et leurs succès, ôte à un peuple tout entièrement nation
d'honneur, en lui ôtant tout. On le libère, et on le favorise également
la lâcheté et le courage, en faisant de l'un et de l'autre une affaire de
prédestination. Le fatalisme dont ils ont été libérés, et qui consiste à
attendre dans le danger l'assistance miraculeuse de leur prophète, n'est
autre que l'absence de tout. On est libre, et on est libre, et on est libre
sans honte. Mais au premier revers, un peuple fataliste suit
l'ennemi dans le désespoir, et il est difficile de persuader à ces
hommes de mourir pour la liberté, à des hommes qui se contentent d'attendre
la mort.

[illegible]

pour l'intérêt de la France, mais les hautes classes de la société et contre
les conséquences du commerce. On ne veut contester que la France sous
le règne de Louis XVI n'était point intervenue, en calmant l'importation de l'étranger
et n'était parvenue, par son sang, au genre de son chef, à un degré
de force et de prospérité qu'elle n'avait jamais atteint, et que
probablement elle n'atteindrait jamais plus.

La guerre d'Espagne n'était pas une injuste agression mais une
guerre entièrement politique; elle avait été provoquée par
l'insistance et la persécution d'un allié qui, au mépris de ses engage-
ments contractés avec les Anglais, et plusieurs fois à leur
inspiration, avait tenté de profiter de nos embarras et de séduire
nos armées, par ses avances et ses promesses. La rupture de l'union n'était pas
aux termes de nos engagements. La rupture de l'union n'était pas
un adieu, abus de confiance, mais la conséquence naturelle de
la duplicité de ce prince. Le projet de guerre au prince n.
raisonnable, avec l'Angleterre. L'obligation de fournir au prince n.
neut pas été attachée comme autrefois, à l'attaché au service
impérial, mais à la nécessité d'obtenir pour
l'empereur l'Espagne à l'influence des Anglais.

La guerre de la Russie n'est pas plus facile encore.
à legitimer. Ce n'était pas la passion des merveilleux qui
l'avait suggérée mais le besoin de nous en débarrasser, que cette
guerre nous avait coûté en nous en débarrassant des Anglais,
et en nous débarrassant de la France de prix des souffrances qu'elle avait
faites pour établir et consolider le blocus continental cette dégrada-
tion universelle qui fit trembler singulièrement et au mille vaisseaux. Les évènements
de Naples et d'Allemagne n'ont pas cessé d'être une insupportable nuisance
de l'Europe et de gêner le commerce. L'absence d'un pays pour les Français
descendant sur le continent, et de la contraindre, par sa position au par force,
d'abandonner l'empire et de nous; c'était enfin le système d'abandon
qu'on avait imposé au monde de la France de Naples et l'union cimentée
avait imposé au monde de la France de Naples et l'union cimentée

par les promesses qu'il a faites la Generosité de se contenter
de contribuer de recevoir aux honnêtes nouvelles impies
devenir généralement leurs sujets, aux yeux de
l'Angleterre, et leurs états à sa cour et à son honneur.

En ce point, les ouvrages de Corneille apprennent quelques-unes de ces aspirations
dans le style de ces inégalités dans les pensées, qui tenaient au caractère
de son siècle, et qui lui ont fait donner le nom de grand poète. Il ne surpasse
l'excitation de son grandeur, Corneille ne parvient pas à la sublimité des
dans l'invention des plans, l'élevation des caractères. La sublimité des
faits héroïques, mais il fut moins heureux dans l'art de peindre les
passions et de leur donner un langage digne d'être entendu par
les hommes. Son langage fut alors une succession de phrases
suivies par l'ordonnance une suite de mesures et de cadences. Ses
sentiments, son style, son langage, son art, tout cela est grand
époque du théâtre français, mais on ne peut le comparer à la Nature, à
l'élégance d'écrit. Quel Poète, sans jamais s'écarter de la Nature, a
su représenter d'une manière plus frappante les manèges
vagues des passions? Examinons les tragédies de Racine! les rapports
causés de l'action sont presque toujours dans le cœur des personnages.
C'est là qu'il a placé le théâtre des combats déchirants et pleins
d'intérêt dont la représentation extérieure, avec des émotions et fait
craquer des si dures larmes. Racine vient à son tour, et se fit place
entre ces grands maîtres, le génie à distinguer, c'est une place de
raison qui n'exclut ni l'horreur, ni le charme du senti-
ment. Ses personnages touchent de plus près à l'humanité que les
héros de Corneille, et il fait sortir de leurs situations des larmes de
morale justifiées par toutes les séductions de l'élégance et de la
grâce. Son diction est moins correct que celui de Corneille, son langage moins
melodieux; mais ses compositions sont plus vastes, ses traits plus larges,
ses tableaux plus variés. On avait vu les progrès de son siècle, on
plutôt il le devançait. Etude de la Nature, apparaît à son tour
des réparations inépuisables. La Nature même, on le voit, était parvenue
même, sortie de l'Europe; il avait été avec elle les plages d'Asie, d'Antioche.

de l'Afrique, des champs heureux de l'Asie les bords encore sauvages de
Nouveau Monde. Il découvrirait aussi, comme il l'aime, le secret des passions.
Jamais poète ne descendit plus avant dans le cœur humain, et ne fit
de plus entends de plus pathétiques accents.

L'esprit Romantique dit M^r Schlegel se plaît dans un
rapprochement continu des choses les plus opposées: la nature et
l'art, le passé et le présent, le divin et le profane, le ciel et
la terre, et les sensations vives, ce qui est divin et ce qui est terrestre
la vie et la mort se confondent de la manière la plus intime dans le
genre Romantique. On puise dans le drame romantique, les
spectacles variés de tout ce que la vie humaine rassemble, et, tandis
que le poète a l'air de nous offrir qu'une réunion accidentelle, il satisfait
les desirs multiples de l'imagination, et nous plonge dans une dispa-
rition contemplative par le sentiment de cette harmonie merveilleuse
qui résulte, par son imitation, comme par la vie elle-même, d'un
mélange en apparence hétéroclite, mais auquel s'attache un sens profond
et se prête, par ainsi-dire, à une vue de différents aspects de la
Nature. Je sais que la Littérature Romantique est l'assomblage d'éléments
hétérogènes et la confusion de tous les genres. Les nouvelles doctrines
se réduisent au principe qui admet, le rapprochement continu
des choses les plus opposées. L'œuvre dans cette direction, qui suit
après une révolution dans la république des lettres.

C'est une admirable "faculté" que l'imagination; pour elle, j'ai un cerveau
anglais; sans son génie créateur, le grand squelette de la Nature, d'où il
sort de chairs vives et acromielles, par elle les rochers fleurissent, les arbres s'embellissent,
les bois parlent, les êtres se peignent; par elle, le monde prend la forme humaine, la taille
d'homme; elle peint aussi la nature, elle peint aussi la
mesure; l'imagination, c'est le génie, c'est l'âme toute entière. J'ai
peur que le sage Alderson ne fasse à l'imagination une part beaucoup trop petite,
théologiquement elle-même, l'imagination. Mettre au hasard entre la folie
et la sagesse, elle a besoin du contre-poids du bon sens pour ne pas s'effar-
ter et de l'équilibre, qui s'établit entre ces deux puissances, que l'imagination
le génie, c'est à dire, le plus haut point d'élévation au principe atteignant
la pensée humaine. En ne considérant l'imagination qu'en elle-même,
comme une partie fantastique du cerveau dont on peut dire autant
de bien que de mal, il me sera permis d'avouer les jouissances dont elle
est capable la sagesse. Th

[illegible][illegible]

Un homme a-t-il le droit de se tuer? oui si sa mort ne fait tort à personne et si la vie est un mal pour lui. Quand la vie est-elle un mal pour l'homme? lorsqu'elle ne lui apporte que des souffrances et des peines. Mais comme les souffrances et les peines changent à chaque instant, il n'est aucun moment de la vie où l'homme ait le droit de se tuer. Car ce moment où il en aurait ne serait arrivé qu'à l'instant même de sa mort, puisqu'il ne mourrait que si la vie n'a été qu'un tissu de maux et de souffrances. Ce n'est pas l'homme qui a fait ces souffrances, mais son âme, mais son âme de se tuer succombant aux affections morales (de son âme, mais qui peu de jours après, n'en ait été guère guère par les changements survenant dans ses affections et dans les circonstances. Ainsi l'homme qui se fait tuer le lundi, est venu vivre le samedi et abandonner sa vie se tuer qu'une fois. La vie de l'homme se compose du présent, du passé et de l'avenir. Il faut donc que la vie soit un mal pour lui au moins pour le présent et l'avenir, mais il elle n'est un mal que pour le présent et le sacrifice l'avenir. Les maux d'un jour ne l'autorisent pas à se sacrifier sa vie à venir. L'homme dont la vie est un mal et qui aurait l'assurance qu'il est impassible, qu'elle le serait toujours et qu'il ne changerait pas de sensation au de volonté, soit par des changements dans les circonstances, soit par suite de l'habitude et de la marche du temps jusqu'à l'impassibilité, aurait seul le droit de se tuer. L'homme qui succombant sous le poids des maux présents, se donnerait la mort, commettrait une injustice envers lui-même: il aliénerait par désespoir et par faiblesse à une fantaisie du moment à laquelle il sacrifierait toute son existence à venir.

ou si il peut légitimement? Qui contredit au droit? La mort est

n'est pas trouble, ordre n'est pas anarchie, droit n'est pas rebellion :
 on, vu la toutes les prétentions de l'ordre constitutionnel. 87. On
 n'entend que l'ordre, écrit, legal, regulier et responsable : on en tend la
 participation des sociétaires aux conseils de la société : on veut que tout
 soit écrit, par avoir des documents certains que, l'on puisse consulter ; on
 veut que tout soit public dans la mesure que comporte
 chaque chose, afin que tous les membres de la société puissent
 juger : on veut que responsabilité, on avoir à qui imputer les dommages.
 On veut que les justiciables à la société, comme les lois soient
 les justiciables envers les tribunaux. On veut persuader aux princes
 que leurs droits sont violés par le partage, par les sautiers
 de leur pouvoir et sans lesquels, réduits à leur force individuelle
 ils n'en auraient aucun, ainsi que par l'adoption d'un ordre
 fixe dans l'exercice commun de celui de la société et de leur
 l'ordre constitutionnel n'est que l'ordre de sociabilité convenus entre tous
 les membres de la société par leur plus grand avantage, d'après des
 regles fixes attestées par des monumens certains, par un
 pais de regles à la société de regulateurs et de défenseurs ; par consé-
 quent c'est le mode de gouvernement qui dans un partage, calcule
 des pouvoirs sociaux, admet tous les membres de la société à prendre
 part à ses conseils et à la direction d'après le mode qui elle a
 choisi le plus convenable.

Enfin, les mers sont comme jalonnées par les États
 anglais. Le Gibraltar elle tient les clefs de la Méditerranée ;
 à Malte, elle marque son droit cette mer, et pressa la fois sur
 l'Italie, l'Afrique et le Levant ; à Corfou elle accorde un passage
 l'Adriatique ; elle même tend à la côte orientale de l'Italie
 à la côte occidentale de la Grèce, et bloque à volonté les trois
 seuls ports que possiede l'Autriche, Venise, Trieste, Fiume !

L'occupation de Malte et de l'Empire, furent les deux coups de maître
frappés par l'Angleterre, et que l'Europe, les intérêts de l'Europe
s'efforçaient de sanctionner; par là, la Méditerranée est devenue
une mer fermée. En remontant vers l'Europe septentrionale, on
généralisant l'Angleterre, établie, sur les mêmes principes. A
Jersey, elle observe, inquiète les côtes de France, et intercepte la
navigation; elle y a une observation, sur Cherbourg: elle s'est
fait voir d'île de France par le Danemark: de ce point elle peut
intercepter tout navire qui tenterait de s'échapper par le Nord,
en évitant la dangereuse passage de la Manche. A Heligoland
elle observe les embouchures de l'Elbe, et du Rhin, principaux
débarcadères de l'Allemagne, et surveille le Nord, dont les flottes
après avoir franchi le Sund ne pourraient se soustraire à sa
station. Heligoland. Le choix de cette station est un trait
de rare habileté. Elle est destinée principalement contre la Suède
le Danemark et le Dussie que l'Angleterre a trouvée plusieurs
fois prêts à se joindre contre elle. Elle est cette place de
de part que l'Angleterre s'est fait autour du monde; fait
il jamais rien de mieux calculé, de mieux lié ensemble,
de plus favorable au propriétaire, de plus favorable aux
adversaires.

L'Angleterre est placée de manière à pouvoir bloquer presque tous les
contours de l'Europe, et les passages principaux de ses mers dans un grand
déploiement. Dans quelques heures, ses flottes sont sur les côtes de Gibraltar
et de France; du haut de ses côtes elle observe tous les mouvements de
celles de France; à Jersey elle a un observatoire sur Cherbourg; devant Brest
et Rochefort ses flottes sont presque canonisées Plymouth. A
Lisbonne elle observe le Portugal; et l'adix à Gibraltar; à Malte elle intercepte
la Méditerranée aux flottes françaises et espagnoles; elle bloque l'Espagne
et la côte d'Espagne; ses relâches sont par tout: un approvisionnement
sans sa main. Cet état de contact voisinage et de contact avec
l'Europe donne de grands points d'appui à la puissance maritime
de l'Angleterre. Le navire il n'en est de même dans un autre
hémisphère. Là l'Angl. perd les avantages qui la rendent si redoutable
aux marines de l'Europe; là à son tour elle est étonnée de voir elle.

La Russie est immense par son étendue, et par son grand éloignement
=mont de la ciste de l'Europe ou monde; elle a par elle ses pices,
et de fer; chez elle on arrive fatigué au pied d'un rempart
de glaces. Les ombres de Charles XII et de Ma couraient devant ses
frontières comme des spectres chargés d'empêcher de raporter
aux terribles le sort qui les attend. Dans ces contrées funestes,
terrible journal, dont la nature s'a durée l'on ne peut y former
aller oindre le mal, qu'elle peut toujours venir faire. Vites
en quel nombre, en quel temps, sur quels points, et vers la frappe,
les espaces sont si grandes, vides, que la plus grande armée
la plus formidable par le talent et par la bravoure,
celle de Nap. finit par ne ressembler sur la carte de la
Russie, qu'à une traînée de grande fourmis graviges
une montagne, (une) petite aronie ne peut rien contre
la Russie, elle est immense, si elle n'était pas: une
grande ne peut plus subsister, l'étendue du territoire
permet de tourner les ailes des assaillans, de couper
leurs communications; les subsistances manquant, leur
transport est pénible; on a trouvé dans des mers de
sables, d'éternelles forêts de sapins noirsissent l'horizon;
une population fuit au l'homme à l'aspect de
l'étranger; mœurs, langage, aliments tout diffère de
l'Europe; c'est un autre univers; un printemps tardif touche
à un hiver précoce; le peu de mois propres à l'action se
consument à s'approcher des frontières, et quand on y touche
l'agrandir des aigleons ^{viennent bien tôt} engourdir les bras des
assaillans et ensevelir sous des montagnes de neige les travaux
(de la campagne, les primes, vengeurs de la Russie, plongent
dans un monde de glace, tout s'éteint tout expire
sans ce ciel impitoyable; telle est une guerre contre la
Russie. Vain la par la, la Nature ne l'a pas déclarée
inattaquable, inabordable, si elle n'y tient par un

~~comme~~ toujours ouvert des tombeaux par ses ennemis!

les deux grands de la puissance anglaise, tant sa marine et son
commerce, deux causes qui réagissent l'une sur l'autre: la marine défend
et protège le commerce, à son tour, le commerce alimente la marine. Quand
un Pays a la plus grande partie de ses intérêts principaux en dehors
de lui-même, qu'elle qu'elle soit sa puissance, il est dépendant: or
telle est la position de l'Angleterre. Son commerce embrasse le
monde, il est vrai: mais par la même elle dépend jusqu'à un certain
point, de tout le monde; il faut qu'elle ménage chacun de ceux
chez lesquels quelques-uns de ses intérêts se trouvent en dispute,
et d'ait il n'est pas un seul de ces dépositaires, quelque faible
qu'il soit, qui ne puisse la blesser dans ses intérêts. C'est contre
elle que fut née le système continental, pensée vaste, qui a
succédé à son auteur, et qui ne pourra jamais être tout à fait
éteinte, pensée qui a placé son auteur au-dessus de tous
ceux qui avaient cherché le côté faible de l'Angleterre. L'histoire
nous montre que le rôle indéfectible de l'Angle. a toujours été, depuis
Guillaume III, de se tenir les faibles contre les forts, et de
tenir les premiers réunis ensemble. Sa nature a tracé ce système
devant les yeux de l'Angle., elle ne peut le jeter, sans se
sentir protéger contre cette déviation. En tirant de ce principe
la conséquence naturelle, on trouve donc que l'Ang. doit faire
contre les forts d'aujourd'hui ce qu'elle a fait contre les forts
d'autrefois, et comme ce fait est incontestablement la Russie,
il est également naturel de conclure, que la résistance, l'op-
position, la résistance de l'Angle. à l'égard de la Russie,
forment le fond actuel et systématique de la politique anglaise.
Trois points forment le fond indéfectible de la politique anglaise:
1^o le maintien de la paix sur le Continent 2^o la défense
des principes civils et des libertés politiques dans tout
l'Univers. 3^o l'opposition constante à tout pouvoir
susceptible d'opprimer le Continent.

grecs, que comme un capitaine négrier l'est par les nations qu'il a volées aux
rivaux d'Afrique. de l'Afrique.

L'Europe est tourmentée d'un sentiment pénible, et malheureusement
très fondé en raison, celui de sa mauvaise organisation politique. Du
Nord s'élève un géant d'une stature effrayante, avec un corps
revêtu d'une armure impénétrable, donnée par la nature, d'un poids oppressif
par tout ce qui l'entourne. D'une influence qui se fait sentir au loin comme
de près et qui par sa pression dérange toute l'action politique du conti-
nent. Si le Sud l'Europe n'a pas même reçu de la Russie un mal direct et
matériel, il a du moins le mal de la peur, et une peur habituelle est un grand
mal, un mal très considérable. La Russie a banni de l'Europe la sécurité politique,
elle ne s'en sent adieu à regretter. L'empire de Na, que de mains on travaillait
à atteindre, et à regretter la perte de son ouvrage, qui devait fixer au lieu
le pouvoir qui aujourd'hui erre, s'efface universel et trouble. La pensée de
l'avenir. Dans cet état de choses ce qui peut arriver de plus fâcheux aux
intérêts de l'Europe, et de plus déplorable, dans sa triste position, c'est sans
doute la survenance d'un pouvoir capable d'ajouter à ses moyens de résistance
contre le pouvoir supérieur qui la gêne, en attendant qu'il l'opprime.
La Russie pose sur toutes les parties du continent, mais elle ne peut agir
que sur la partie méridionale de son empire, celle qui touche à la Turquie.
Obscurons que par la pente naturelle des choses, les grands intérêts de la Russie
se déplacent, et passent du Nord au Midi: c'est la loi de la nature, qui
a voulu que le midi attire toujours le Nord, et que lui-même n'y
renonce à jamais. Quand la Suède était une grande nation puissante et
militaire rivale de la Russie. Alors Pierre battait d'Est en Ouest, et fixait
le siège de l'Empire à l'idée se reportait aux bords du Nord. Mais d'Europe
la Russie acquiesce à l'idée et les provinces du midi de la Russie: depuis
que la Russie a commencé de grandes fondations de grandes cités, dans
les contrées d'un climat heureux et d'un sol fertile. Les affaires de la
Russie ont pris insensiblement la direction du Midi, et l'idée de Pierre
en plaçant Peters. à l'extrémité de ce vaste Empire a perdu de sa
vérité par le cours du temps: la Rus. se trouve donc avoir acquis de grands intérêts
dans le midi de l'Europe, et cette acquisition doit lui faire diriger son
influence de ce côté. Jusqu'à présent ses ministres il est donc du plus
grand intérêt de l'Europe, qu'il existe de ce côté un pouvoir qui puisse empêcher
certaines empiètements: ce pouvoir se trouvait avant la révolution
de la Grèce. Dans la Turquie. La Turquie a rempli en effet cette

destinations: mais par le cours des événements qui ont élevé la puissance
russe, et qui ont dégradé la sienne: par les progrès que la Russie
a faits dans la civilisation, et par l'absence de tout principe de la
guerre de la Turquie, celle-ci n'est plus en état de remplir l'emploi
de barrière du midi contre la Russie. L'empire turc qui n'est
pas en mesure de résister aux insurgés grecs parviendrait-il à arrêter le tour
de la Russie? Pratiquement et survenant de la révolution
grecque destinée à faire remplacer un membre malade du corps de l'Europe
par un membre sain de tous ses attributs de la jeunesse, on se trouve au milieu
dans les intérêts de l'Europe, et sans rapport, la Turquie de la Grèce,
est un camp du sud en faveur de l'Europe, une véritable bonne
fortune qui semble enorgueillie par son bon génie, et qui veut lui
offrir et lui donner sans frais, ce qu'elle cherchait bien inutilement
en Turquie, et ce que sans cette révolution elle n'aurait jamais trouvé.
Le changement sera doublement avantageux pour l'Europe: car elle
lui donnera deux défenses, au lieu d'une. D'un côté, car la Russie prise
le plus, et par la résistance se trouvera proportionnée à la possession
car les Turcs ne sont que repaire en Asie: en prenant la Grèce, et quittant
l'Europe, il est vrai, mais ils ne survivent point par là; ils gouvernent
leur empire asiatique, de la Méditerranée qui s'étend sur toute la côte de la
mer noire opposée à la Russie, et sur toute la côte asiatique de la
Méditerranée: par conséquent les abords de cette mer, et les chemins
qui y mènent auront un double gardien, d'un en Grèce, et l'autre
en Asie. Dans ce système la Grèce devient la suture de la Turquie contre
la Russie, à la merci de laquelle elle est livrée aujourd'hui. C'est
ainsi qu'en creusant les questions, on recherchant leurs différentes faces,
on finit par y découvrir des rapports nouveaux et plus nombreux.
Que souvent les hommes voient des parties d'un objet qui est insaisissable
de leur apparence des avant-ages, et par défaut de réflexions suffisantes
se battent pour des objets qui seraient faits pour les rapprocher. La Russie
la politique anglaise, est jalouse de ses rigueurs à l'égard des grecs, mainte-
nant il y a de sa part neutralité réelle et effective, les blâmes des grecs ne sont
plus ouïes, l'Angleterre a pu ouvrir ou les grecs prennent le dessus sur leurs
ennemis, sa politique a changé avec la fortune; au point où elle l'a
suivie; a changé peut aussi provenir de ce que l'Angleterre a pu ouvrir
avoir trouvé dans la Grèce ce qu'elle cherchait en vain dans la Turquie. (H)

Depuis le long règne de l'union et la chute de Napoléon, l'Europe est dans la situation politique la plus compliquée, et la plus embarrassante pour ses chefs: pendant long-temps l'Europe à la France et surtout à Napoléon a été l'ennemi politique de l'Europe, alors elle était une et claire: le revers était le but, et le comble du bonheur: pour cela toute alliance, tout moyen était bon; on ne comptait pas sur le vis d'un ennemi qui était en suite à débarrasser, c'est tout ce qu'il faut. L'adversaire abattu, la réflexion venait, et les choses reviennent suivant leur nature; elle n'était que vaine et ses effets seulement suspendus. Or, converti, les alliés après les épanchements d'une joie mutuelle, se sont mis à se regarder; leur position respective s'est manifestée, et ils ont eu deux pouvoirs inégaux, de nature différente, s'élevant aux deux extrémités de l'Europe: l'Angleterre, et la Russie; le produit net de leurs travaux s'est trouvé de même à peu près égal, de même fait que se débarrasser de la personne de Napoléon: car ils ont pu reconnaître sur le champ, que leurs embarras, et leur affaiblissement n'avaient fait que changer de nom et de lieu.

(H). Quel est l'objet constant, nécessaire de la politique Anglaise. L'opposition à la Russie: elle avait espéré trouver un contre-poids dans la Turquie, c'était aussi l'espoir de l'Autriche, l'événement leur a prouvé qu'elles s'étaient trompées: la Grèce se présente sous des auspices plus favorables, l'Angleterre, qui est à l'abri des coups de la Russie, se rapproche, et fait en cela ce que lui dicte une politique prévoyante. L'Angleterre suggère aussi que la révolution grecque, ouvrant l'ouverture à l'intervention de la Russie, ne lui donnerait beaucoup d'influence. Or, son agrandissement territorial de la Russie, son agrandissement de l'Autriche par son protectorat sur la Grèce, sur-tout si sa protection la faisait triompher. Or la perte du contre-poids contre la Russie, qu'elles avaient placé dans la Turquie. Qu'on les Grecs n'avaient

n'a pas encore l'énergie qu'il faut maintenir, l'Angleterre n'a pas
dus se taire de leur état, en abandonnant ses alliés et les autres, sans
en elle, préparait à la Russie. L'horizon s'est éclairci à ses yeux il aurait
aussitôt fait clair aux yeux de tout le monde, la nouvelle,
qu'elle lui a approuvée. Distinctement cette grande vérité que l'Europe
appréhendait par la Russie a le plus grand intérêt au succès de la
révolution de la Grèce, et à l'établissement d'un nouveau état
depuis la fin de la Grèce, et au ^{passage au Danube} Phosphore. Il n'y a
plus que ~~cela~~ de vrai et d'utile à l'Europe; il est à désirer que
cette opinion ~~en Europe~~ se généralise en Europe, et y devienne
élémentaire dans la nouvelle situation de l'Europe.
Je soutiens que la formation d'un grand gouvernement civilisé en
Grèce sera mille fois plus profitable à l'Europe, comme commerce que ne
peut jamais l'être la Turquie, qui n'a que très peu de goûts communs
avec l'Europe; et cependant c'est la communauté de goûts qui fait le
commerce; un peuple européen prêterait bien plus à l'extension du commerce
la révolution de la Grèce que la Turquie. La révolution de la Grèce n'est pas comme
celles d'Amérique, ou d'Espagne, car lesquelles le peuple, identique
d'origine, de religion, de langage et de mœurs avec le souverain se soustrait
à son autorité, au lieu de le modifier; dans lesquelles encore
le peuple ne se pare ni le moment du peuple, auquel il devait l'existence,
et pour lequel il vivait dans l'état de famille, comme il est arrivé
entre les deux Amériques, dont la population et l'état social était
les produits directs de l'Angleterre et de l'Espagne: leur séparation n'est
et n'est une vraie guerre civile. Au contraire dans la révolution Grèce, c'est
un peuple qui, après s'être formé, se sert à son tour de la force
pour se soustraire au joug pesant d'un autre peuple, auquel non
seulement il ne doit pas l'existence, mais avec lequel il n'a aucun
point de contact. Ce n'est plus qu'un esclave usant du droit naturel
de briser une chaîne qui lui a été imposée contre tous les droits
de la nature. Elle ne renferme aucun principe qui puisse donner
ouverture au droit d'intervention. Elle est une solution pour l'Europe
en garantissant une de ses frontières. Toute nation a eu ses épreuves, la nôtre
est terminée: un jour ou l'autre, que celui qui éclaira notre premier âge, s'éleva
subit et ne sera plus en état.

Quand les opérations intérieures d'un gouvernement sont directement
contraires aux lois de l'Europe, il est des droit et du devoir de tous de recourir à
des moyens pécuniaires et d'abattre ce gouvernement par la force des armes,
mais pour justifier une pareille démarche, deux choses sont toujours
nécessaires l'existence d'un mal si grand qu'il soit, et un tel degré qu'il
ait la possibilité de recourir à la force des armes. C'est alors seulement
qu'une nation peut justement intervenir dans les affaires d'une autre: sans
cette restriction, l'indépendance des nations ne serait qu'un vain mot, et
une nouvelle source de guerre menacerait la stabilité des gouverne-
ments de l'Europe. Ce qui veut dire en deux mots, la loi de la
force de détruire ce qui détruit la société. Si le monde gouverne-
ment qu'elle a choisi et qu'elle a son devoir d'assurer des
états constitués sur d'autres principes, pour cela il n'est pas antio-
cial. Si donc le gouverneur de la Grèce est constitué de manière à contraindre
les autres personnes des chefs des états voisins il n'en résulte aucun
droit pour intervenir par la force dans les affaires de la Grèce: si les états
sont libres dans leur administration extérieure à plus forte raison
le sont-ils dans leur organisation intérieure, le même principe
d'indépendance nationale meurt si une et l'autre. Si les états voisins
aperçoivent dans les établissements de cette nature un principe de
contrainte, et au de déplaisance avec leurs établissements propres, au
bien avec leur propre intérêt etc. de droit d'intervention avec
la porte à l'ingérence et à des luttes interminables. Il en résulterait
un principe en vertu duquel le monde ne pourrait reconnaître l'égalité
et avec sécurité, qu'une forme ou plutôt le gouvernement
et que la violence serait un droit réel à l'égard de tous ceux qui
en suivraient un autre. Quelle loi a-t-elle que le genre humain
soit en tous lieux gouverné de la même manière.

Qu'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait ma T? tu voulais me faire perdre
et tu m'as perdu. Je suis ivre au plutôt insensé. Mes sens sont égarés
toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulais
au lever mes maux! tu les aigris. C'est en prison que j'ai
cueilli sur tes lèvres; il le mente, il embrase mon sang; il me tue;
et ce poivre me fait l'ivresse. L'ivresse, l'ivresse, l'ivresse et tout
d'illusion, de délire, et d'enchantement. Je n'ai pu résister à l'ivresse
de mon âme; et tant que les charmes de B. y ont gravés, tant
que ce cœur agité me poursuivra des sentiments et des souvenirs
tu seras le supplice et le bonheur de ma vie. Hélas! je n'aurais
pu résister à l'ivresse de ton amour à tes vœux supérieurs,
plus d'un sort auquel tu daignais presider.
Ces vœux de l'âme se font d'un instant à l'instant; et
mes regards d'un œil et mis une entrave à mon
cœur: mes desirs n'osaient plus s'échapper qu'à demi; j'étais aussi
content que je pourrais l'être.

En approchant du buquet j'approchais, non sans une émotion
de l'âme d'intelligence, et subites mutuelles, et les couleurs de ses yeux
prendre un nouvel état. En y allant je me suis surpris à cause
l'apparence de moi, et, d'un air plaisamment me demandant un
baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charnante
amie; et toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais
mieux que les sensations ne sont rien que ce que l'œuvre les fait être.
Mais que d'instant après qu'on se sent le main
travaille à l'œuvre d'embrassement — la bouche de rose — le buquet
de B. — se passer, se presser sur la mienne, et mon corps se
dans tes bras? Non le feu du ciel n'est pas plus vif, ni plus
prompt que celui qui vient à l'instant m'embraser. Tant que les parties
de moi-même se rassembleront sans ce toucher délicieux. Je
s'exhalait avec ces soupçons de ma vie brûlante, et mon cœur
se mouvait sans le poids de la malice grand tout à coup

me ne s'arrête point, comme les beaux yeux et approuver ses
larmes, et comme on dit toujours. Ainsi le plaisir et le
le plaisir, et son cœur ne peut s'arrêter. A peine
sais-je ce qui m'est arrivé de voir un instant, l'im-
pression profonde que ces choses ne sont qu'un instant, l'im-
pression — Vient un moment favorable, par lequel les baisers
je ne les saurais supporter. Ils ont deux sœurs, deux pères
trants; ils perissent. Ils ont deux sœurs, deux pères
me rendraient jaloux. Un seul, un seul m'a été dans un égare-
ment dant que je ne puis plus revenir. M. ne suis plus le même
et je ne suis plus la même; mais te sens et te touche
une autre amie à mon sein comme tu fais un instant, D. B.
quelque soit que m'annonce un transport dant que je ne suis
plus le maître, je ne puis plus vivre. Dans l'état où je
suis et je sens que il faut enfin que s'expirer à tes pieds
au dans tes bras.

Quelle ^{si douce} plume d'émotion qui s'aurait en entrant dans cet asile: B. ne vois-tu pas
ton cabinet, me m'as dans le antre de tant ce que m'as vu de la
de l'ambiance de l'âme guidait mes pas, et qui passe constamment
bien charmant, bien fortuné qui m'as vu tant de regards
tendres, tant d'effluves de soupirs brûlants; toi qui m'as vu maître au
maître mes premières feux, par la seconde fois tu les revras couronner,
Avenir de ma constance imperturbable, sois le témoin de mon bonheur
et sois à jamais les plaisirs du plus fidèle et du plus heureux
des hommes. De ce mystérieux soupir et charmant! tout y flatte
et recrée l'audace qui me desoie. D. B. l'est plein de toi, et la
d'homme de mes desirs se repose sur tous tes vestiges: oui, tous
mes sens sont enivres à la fois. Me ne sais quel parfum presque
insaisissable, plus doux que le rose, et plus léger que l'iris,
s'exhale de toutes les parties; n'y vois-tu pas le son flatteur
de ta voix. Toutes les parties de ton habillage, et parées, se
sont à mon ardente imagination celles de toi-même. qu'as

[illegible]

[illegible]

[illegible][illegible]

... avec sa vie ... sur son cœur ...
... quel art as-tu en ce lieu ...
... ta haine, mon existence, mon ...
... que ne finira, au lieu ...
... d'une ame ...
... au ... ! Oh, mon ...
... quel ... attend : mais s'il en ...
... insupportable ; mon ...
... quelques-uns ...
... et ... les yeux sur le ...
... que pourrait ...
... les plus ...
... sans ...
... l'idée que ...
... et ...
... que ...
... mes ...
... et du ...
... les hommes ne ...
... mais, aujourd'hui ...
... attitude, ...
... de l'enfer ...
... et ...
... et ...
... nature ...
... It was ...

Je m'arrête ma douce amie, mon âme est fatiguée, mon corps
est fatigué, mon esprit est étourdi; les humeurs m'ennuient.
Je devrais bien les détester ils m'éloignent de mon cœur.
Bonne nuit, je dors: la nature est facile pour qui se
laisse aller, pour celui qui tu aimes.

Si, ma chère amie, tu veux
des modèles en tout genre, consulte les anciens: le génie a considéré la nature
et l'a embellie en s'imitant: des esprits observateurs ont considéré la nature, et ont
découvert par l'analyse le secret de ses merveilles. En voyant ce qui en avait fait
ils ont dit aux autres hommes: Voilà ce qu'il faut faire; ainsi la poésie d'Élo-
quence ont perfectionné la pratique et le rhétorique. Euripide et Sophocle avaient
fait leurs chefs d'œuvre, et la Grèce comptait de près de deux cents écrivains
dramatiques. Lorsque Aristote traçait les règles de la tragédie; et Platon
avait été sublime bien des siècles avant que Longin essayât de définir
le sublime. Les écrivains modernes ont élevé les premiers monuments
de la littérature. Les sentiments généraux ont été sans doute celui de l'admiration
qui est le sentiment de la nature, et la comparaison
le sentiment de la nature, et la comparaison
le sentiment de la nature, et la comparaison
des idées qui se présentent par l'imitation. Les écrivains
Milt. ont manqué de la conception d'un ensemble; mais leur génie
leur a donné des détails au point de le contenter. De la nature, et les règles
ne sont autres que ces sentiments modifiés par l'art.
Au moment où le génie seveille chez une nation, les premiers qui en
seignent s'inspirent l'un l'autre, s'imitent, s'comparent nécessairement
de ce que l'est de la plus heureuse, de ce que la nature a de plus
bon. Ceux qui viennent après eux, même avec un talent supérieur, ne
doivent pas se plaindre de la difficulté de l'art; plus grande en même
temps que les règles deviennent plus exigeantes. On ne peut en effet que
se plaindre de la difficulté de l'art, mais elles ne savent en effet que
se plaindre.

injection, ou elle, qu'il semble être l'unique injection de la religion.
pour qu'elle fatalité la religion, qui devrait être la consolation de
l'homme dans ses peines, n'est-elle attaquée par un tant de
souffrances? pour quelle contradiction inexplicable, quand le
christianisme commande à ses membres de s'aimer, n'ont-ils pas
des haines invincibles se déchirer entre eux comme les peuples, que les
ennemis de point principal qui distingue le Christ. Les religions
anciennes ont obtenu leur empire et établi leur empire sur les affaires
de ce monde, et s'empêchent qu'aucunement des espèces d'une autre
vie. Le Christ ne connaît, par arriver à cette haute vie, qu'une
route celle qu'il trace lui-même, et dans le devoir d'appeler tous
les hommes au bonheur qu'il leur prépare, il va jusqu'à vouloir
forcer leur résistance et braver leur persécution. Il est de son
devoir de venir à une doctrine plus douce et surtout plus politique,
et de s'interdire l'accès à aucune religion, et de se consacrer
à la surveillance de la loi que les actes qui pourraient atteindre
à la paix de la société.

Exp. Vorn

Quatre notes de puissances, soit multiples pour composer le
système d'un état, la puissance de l'argent, la puissance
de la science, la puissance d'un bon système politique, la
puissance de l'opinion. Et si l'on considère les nombreuses exemples
qui, pendant le long-temps, fait connaître quelle influence exerce sur
la destinée des peuples l'administration de leurs finances les dernières
années qui se sont vu les opinions et les succès ont les plus
grandes et les plus terribles leçons. On ne saurait trop méditer
sur ces faits, et sur les peuples, c'est le désordre des finances qui
est presque toujours la cause de la chute des empires.
L'indigence des états, c'est le désordre qui, en rompant l'union
entre le roi, le peuple, même les familles civiles. La chute
de familles royales, et leur, les excès de l'anarchie. C'est même

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Il n'y a rien de plus commun dans les guerres de l'Europe que de voir des peuples
entraînés par des passions locales, par des intérêts particuliers, à se faire la guerre, sans que
le motif principal soit de défendre une liberté ou de braver une tyrannie. On voit souvent des
peuples se faire la guerre, non pour leur propre intérêt, mais pour celui d'un tiers, ou
pour des motifs de gloire, de vanité, de vengeance. La politique est donc une science
qui doit être fondée sur la connaissance des passions humaines, et non sur des principes
de morale abstraite. C'est pourquoi les hommes d'état ne se contentent pas de réfléchir
sur les principes de la justice, mais ils observent les passions des peuples, et ils
s'efforcent de les diriger. C'est ainsi que les grands rois ont su faire valoir
leurs intérêts par des moyens indirects, et qu'ils ont su se faire respecter par
la crainte et par l'admiration. La politique est donc une science qui doit être
fondée sur la connaissance des passions humaines, et non sur des principes de morale
abstraite. C'est pourquoi les hommes d'état ne se contentent pas de réfléchir sur les
principes de la justice, mais ils observent les passions des peuples, et ils s'efforcent
de les diriger. C'est ainsi que les grands rois ont su faire valoir leurs intérêts par
des moyens indirects, et qu'ils ont su se faire respecter par la crainte et par l'admiration.

220

La politique est donc une science qui doit être fondée sur la connaissance des passions
humaines, et non sur des principes de morale abstraite. C'est pourquoi les hommes
d'état ne se contentent pas de réfléchir sur les principes de la justice, mais ils
observent les passions des peuples, et ils s'efforcent de les diriger. C'est ainsi que
les grands rois ont su faire valoir leurs intérêts par des moyens indirects, et qu'ils
ont su se faire respecter par la crainte et par l'admiration.

La politique est donc une science qui doit être fondée sur la connaissance des passions
humaines, et non sur des principes de morale abstraite. C'est pourquoi les hommes
d'état ne se contentent pas de réfléchir sur les principes de la justice, mais ils
observent les passions des peuples, et ils s'efforcent de les diriger. C'est ainsi que
les grands rois ont su faire valoir leurs intérêts par des moyens indirects, et qu'ils
ont su se faire respecter par la crainte et par l'admiration.

[illegible]

[illegible]

La principale et seule, de hardis navigateurs et des hardis hommes, de
qu'ils ont remporté victoires dans les mers humaines, et dans
navigé à travers le monde à l'union, on a pu ainsi dire naviger ensemble
les deux parties du monde, qui s'ignoraient entre elles, ils ont ainsi
complété pour l'homme sa connaissance, et le domaine de son empire
navigé qui couvrait le globe, et leur s'humaines couvrait l'humanité
l'univers et avait à son tour, et les hommes couvrait l'humanité
des portugais ont été les premiers de tous les navigateurs, et de tous les
êtres, le monde partant d'eux, le monde partant d'eux, et de tous les
en Europe, et la première à découvrir l'existence de l'Amérique
de son territoire, fut la première à découvrir l'existence de l'Amérique
des terres inconnues, dont la découverte paraissait servir à l'utilité de
l'Europe, et de tous les navigateurs, et de tous les navigateurs, et de tous les
en Chine, et de tous les navigateurs, et de tous les navigateurs, et de tous les
qu'ils ont remporté victoires dans les mers humaines, et dans
navigé à travers le monde à l'union, on a pu ainsi dire naviger ensemble
les deux parties du monde, qui s'ignoraient entre elles, ils ont ainsi
complété pour l'homme sa connaissance, et le domaine de son empire
navigé qui couvrait le globe, et leur s'humaines couvrait l'humanité
l'univers et avait à son tour, et les hommes couvrait l'humanité
des portugais ont été les premiers de tous les navigateurs, et de tous les
êtres, le monde partant d'eux, le monde partant d'eux, et de tous les
en Europe, et la première à découvrir l'existence de l'Amérique
de son territoire, fut la première à découvrir l'existence de l'Amérique
des terres inconnues, dont la découverte paraissait servir à l'utilité de
l'Europe, et de tous les navigateurs, et de tous les navigateurs, et de tous les

au lieu d'être en état de se défendre, on a vu les Anglais
à l'œuvre, et quand il s'agit de leur faire passer le détroit, on
leur a permis de se faire passer pour des amis, et de se faire
passer pour des ennemis, en parlant des deux parties d'un état si
disproportionné entre elles, sur le fort. avant la guerre en Europe, et
le corps en Amérique.
Les Hollandais, en venant en Amérique, qu'ils y ont hollandaise
elle est, parvenue à un grand établissement de Surinam, Essequibo, etc. l'ait
rapporté à la fois l'embellissement et de son état, et l'ait rempli à l'abri les
miracles de la patience et de l'opiniâtreté des hollandais, qui ont fait
un état de nature, la plus marquée, ont changé de nature, en fait de
certains en demeures riantes. Jamais peuple ne s'est vu en un
temps plus fertile, et ceci se menait plus de longévité et de
les premières et les plus saines des hollandais paront placés à l'abri de l'ennemi
à l'œuvre, et à l'œuvre la plus grande île du Nord, Surinam, Malacca,
Siam, l'Inde, en leur honneur. Les Anglais, dans leur première appa-
rition, à la côte d'Afrique, l'ait de 1550, ils y branlèrent déjà les
parties et les plus riches, qui ne leur appartenaient aucune des autres
parties auxquelles prétendaient leurs droits d'Europe. Et que l'ait l'ait
des établissements haut formés.

[illegible]

[illegible]

et qui en a vu...
 d'autre... les hauts fonctionnaires des...
 la haute société... dans...
 justice et la modération...
 mit...
 plus...
 inévitable...
 incohérente... elle offre un libre accès...
 la loi et de la taxe...
 pays... France...
 à Thionville...
 de 400.000...
 Allemagne et une...
 Pologne qui s'est...
 et pacifique...
 d'ambition...
 en...
 si s'en...
 ne tient compte que...
 prouve...
 les allemands protestants...
 la rigueur...
 de...
 les projets...
 l'état de paix...
 de...
 difficile à contenir...
 l'amélioration...
 point à se...
 les trois parts...
 vie... elle est...
 de la proue...
 au rang...
 de...
 naturellement...
 acquiescer...
 de la...
 gagner...

[illegible]

leur se fait par le principe de la justice et de la
la direction d'une politique profonde, réfléchie et
moralité. Elle est guidée par les principes de la morale
moralité de la justice et de la morale. Elle est guidée
forme d'arriver à la justice et de la morale. Elle est guidée
les nombreuses années de sa vie. Elle est guidée
le monde est guidé par les principes de la morale
les maximes de la justice et de la morale. Elle est guidée
a justice et de la morale. Elle est guidée
iale de la justice et de la morale. Elle est guidée
nationale. Elle est guidée
monde est guidé par les principes de la morale
se fait et la justice et de la morale. Elle est guidée
grands principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
la justice et de la morale. Elle est guidée
s'empare des éléments de la justice et de la morale. Elle est guidée
d'opinion publique et de la justice et de la morale. Elle est guidée
institutions de la justice et de la morale. Elle est guidée
les principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
les principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
et à des principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
d'opinion publique et de la justice et de la morale. Elle est guidée
sans l'état les principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
à ignorer jamais les besoins intérieurs du pays: ils sont sans effet
éclairés par les tentatives de l'étranger, et par les principes de la justice et de la morale. Elle est guidée
leurs ennemis à côté de leurs amis. Les principes de la justice et de la morale. Elle est guidée

filix.

L'indépendance de la presse est une condition essentielle de la liberté nationale. Elle est le seul moyen de contrôler le pouvoir et de garantir les droits du citoyen. Sans elle, la démocratie est impossible.

[illegible]

On a voulu yter depuis quelques tems une grande séparation sur le
tout de l'homme. Il en est de même ainsi de tous ceux dont l'acceptation
est si étendue. Mais malgré les sciences et les langues, accidents mille
des idées et des notions, la philosophie, la science, la religion
ne sont point parvenues à l'union. L'homme a maudit, le bétail, l'oiseau
et la vie: il a souffert, il s'est senti enroulé par ces flambeaux de la
nature: mais ne pouvant aller à la recherche de tout ce qui tient
à comprimer sa faculté et lui donner une doctrine satisfaisante
dont les dirigeants ont le but unique de l'existence et la perfection
même, on ne peut pas s'imaginer qu'il y ait un tel. Telles
sont les questions de notre être, que nous ne pouvons résoudre
devenir nous-mêmes. Mais nous ne pouvons pas trop de tous ces moyens
nous en rapprocher: et les méditations philosophiques, celles qui se dirigent sur
la nature de notre être et sur l'origine de nos idées, sont de toutes les
nécessités. Et n'est pas probable que nous puissions jamais connaître les
vérités éternelles qui sont plus et plus étendues de ce monde: le désir que
nous en ignorons tant au nombre des nobles pensées qui se attirent vers
une autre vie: mais ce n'est pas pour nous que la faculté de nous examiner
nous-mêmes n'est pas la même. Sans doute il y a de la science de cette faculté
que d'observer la marche de notre esprit tel qu'il est: mais la science
en s'élevant plus haut, en cherchant à savoir si et ce qu'il est
spontanément, ou si il se peut penser que quelque chose des abstractions
extérieures, nous aurons des lumières de plus sur le libre arbitre
de l'homme, et partant sur le vice et la vertu. Une parole de
questions morales et politiques dépend de la manière dont on considère
l'origine et la formation de nos idées. S'origine de la science occupée dans
véritables philars. Il y a-t-il deux natures dans l'humanité? S'il n'y en a
qu'une, est-elle d'une ou de plusieurs? S'il y en a deux, les idées viennent-elles
elles-mêmes, ou naissent-elles dans notre âme, ou sont-elles dans
un mélange de l'action des objets extérieurs sur et des facultés
intérieures qui ne peuvent pas être séparées. On est obligé d'examiner que la science
en méditant sur la question si la faculté du libre arbitre se décide
de nos actions des hommes, si des circonstances peuvent ce que les
hommes, si ne pouvons pas nous opposer à leur ascendant: si les objets
extérieurs sont la cause de la faculté à qui se parle de notre âme, si elle
peut être indépendante, ou approcherait de leur influence. Qu'y a-t-il
de plus important pour l'homme que de savoir si s'il a vraiment
la liberté de ses actions, et dans quel genre
appartient la puissance de la volonté avec l'inspiration des
circonstances sur elle, la nature, qui s'applique à deux, voir qu'elle
et la science et de nos idées, influant puissamment sur les conséquences sur
la nature et la force de notre volonté. Et tant on ne peut attester
nous-mêmes l'existence d'une double nature: l'influence des sens et elle de
l'âme se partageant entre elle. Et y a-t-il dans l'homme ce qui peut
avec l'inspiration terrestre et ce qui peut lui servir: ce que l'expérience
fait acquiescer et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini.

La phi. Arg. Platon a mis dans les sciences physiques l'art de
 l'expérience; mais il ne l'en a fait pas du tout, comme on a voulu
 le faire croire, qu'il a été partisan exclusif du système
 qui fonde toutes les idées sur les sensations. Il admet
 l'inspiration sans tout ce qui tient à l'âme. Et il le croit
 nécessaire pour interpréter phénomènes physiques d'après
 des principes généraux. L'âme est au fait qui remplit. Dans tous
 les sens: c'est dans ce sens que consiste l'existence: toutes
 les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner
 vers ce, mais, contre et au-delà de ces sensations et de ces
 idées. Son a compris d'une manière beaucoup plus absolue que Boss.
 ne l'auroit présumée lui-même, sa doctrine sur les sensations
 considérées comme l'origine des idées. Habbes prit à la lettre la
 philoso. qui fait dériver toutes les idées des impressions des sens.
 Il admet le fatalisme par la pensée des sensations, par la pensée, et
 celui de la force par les actions. Il avarié la liberté morale comme
 la liberté civile, car s'il n'y a dans l'homme que l'impression de
 impressions d' dehors, la puissance intérieure est toute, et l'âme
 en dépend autant que la gestation. une tel système est subversif de l'axiome
 constant de la spiritualité de l'âme, car si l'on n'admet pas les idées
 spontanées, si la pensée et le sentiment dépendent en entier des sensations,
 comment l'âme dans une telle situation serait-elle immortelle,
 et si comme personne ne le nie, la plupart des faits transmis par les
 sens sont aptes à l'erreur, qu'est-ce qu'un être moral qui finit par
 que lorsqu'il est excité par des objets extérieurs, et par des objets même d'int
 les expériences sont souvent fausses. L'âme établit une communication avec des
 un monde qui n'est dans de la sphère de l'expérience: il affirme qu'il y a
 un principe éternel, une cause primitive de toutes les autres causes;
 il entre ainsi dans la sphère de l'infini, et l'infini est par-delà toute
 expérience. Le système de l'idéalisme de Descartes s'accroît beaucoup mieux
 avec le catholicisme que la philosophie purement expérimentale; car
 il paraît, inopinément difficile de réunir la foi aux dogmes les plus
 mystiques avec l'empirisme souverain des sensations sur l'âme. Parmi
 les métaphysiciens français qui ont poussé la doctrine de Locke, il faut
 compter au premier rang Condillac et Bonet. Ces deux philosophes
 ont sur tout établi des exceptions en faveur de la révélation.
 Il produisit une grande sensation en appelant de toutes les autorités
 venues à l'examen de la réflexion on admettra ces axiomes: 1° on pense sans
 il existe, donc y'a un créateur, saisi parfaite des mes incompréh
 facultés: tout peut se recueillir au docteur de l'âme d' hors de nous, de
 parait n'est que sans notre l'âme, et c'est elle qui en est le
 siège supérieur. 2° Si lors chaque raison venue à raisonner
 avec ses propres lumières, quand il veut remonter aux principes
 des choses. Bref, dès lors, toutes ces idées furent attribuées à la philosophie

[illegible]

primitives et l'activité spontanée de l'âme. Il s'attache à démontrer
la spiritualité, et l'activité de l'âme, le libre arbitre, bref, tout ce
la doctrine idéaliste. "Pourtant aura-t-il l'idée de l'immortalité
quand les avant-coureurs de la destruction sont si profondément
gravés sur le visage des mortels, et que la nature s'avance
tombée en gaucherie? lorsque tous les sens parlent de mort, et
quel faible espoir se maintient de mourir. renaître. La
profonde réflexion avait dans cette incertitude immense, lorsque
l'âme essaya de traverser les limites des deux empires, des sens
et de l'âme, de la nature extérieure et de la nature intellectuelle.
Au premier rang des facultés immortelles de notre esprit sans espace
et le temps. On se demantre que toutes nos perceptions sont soumises
à ces deux limites, il en résulte qu'elles sont en soi et non
pas dans les objets, et qu'à cet égard, l'entendement intermédiaire
qui donne des lois à la nature extérieure, au lieu d'en recevoir,
d'elle. La Géométrie qui mesure l'espace, et l'Arithmétique qui
divise le temps, sont des sciences d'une évidence complète
parce qu'elles reposent sur les notions nécessaires de l'entendement
lesquelles les vérités acquises par l'expérience n'importent jamais
avec elles cette certitude absolue. quand on dit le soleil se lève
l'imagination pourrait se figurer une exception à ces vérités
que l'expérience seule fait considérer comme indubitables,
mais l'imagination elle-même ne saurait rien surpasser
hors de l'espace et du temps: les sensations peuvent être
dans le temps, mais le principe à travers lequel on les perçoit
est immuable. Il faut se représenter l'expérience tout considérée,
l'ensemble de la vie humaine n'étant autre chose, que l'action
de nos facultés innées sur les connaissances qui nous viennent
du dehors. Il faut que l'expérience soit une chose sans le
lais de l'entendement, mais que les lois de l'entendement
n'aient pour objet que les éléments donnés par l'expérience. Il faut
savoir qu'au delà de ces limites la philosophie elle-même
ne peut rien apprendre, et qu'il n'y a aucune sensation
que l'on doit attribuer la présence et la conviction
de tout ce qui sort du monde visible. On rapporte à
un sentiment qui n'a donc point de durée, la connaissance des
vérités transcendentes, et on se voit bien dans le monde que
cette connaissance comme une illusion: il faut de la connaissance
le principe inné de notre existence morale, et le sentiment
de l'espace et de l'immortalité, et selon lui la loi primitive
du pouvoir, comme l'espace et le temps elle de l'intelligence.
C'est le sentiment qui nous donne la certitude de notre liberté;

et cette liberté est le fondement de la doctrine du Devoir: car si l'homme est libre, il doit se créer, à lui-même des motifs tant puissans qui combattent l'action des abjets extérieures (et degenant la volonté de l'égoïsme). Le Devoir, est la preuve et la garantie de l'indépendance inébranlable de l'homme. Les philosophes matérialistes qui ont le beau sous le rapport de l'impression, approuvent qu'il cause, et le placent ainsi dans l'empire des sensations. Quant à sa critique, la philosophie ne rejette cette explication du beau, soit-elle raisonnée seulement comme l'agréable, serait confirmée. Dans la sphère des passions, et soumise par conséquent à la différence des goûts: il ne pourrait mériter l'appellation universelle qui est le véritable caractère de la Beauté. Le Beau n'esthétiquement que le beau inspire, ne tient ni aux sensations, ni au jugement. C'est une disposition innée, comme le sentiment du devoir. L'émotion nécessaire de l'intelligence et ne reconnaissant la Beauté que dans le moyen, parce qu'elle est l'image extérieure de l'idéal, dans le type de dans nature intelligemment. Nous dans les traits, nous tâchons de prendre les motifs comme des chiffres et leur donne sa valeur qu'il vult, sans s'embarrasser de celle qui libère l'inné et l'usage. C'est, comme semble une grande erreur; car l'attention du lecteur s'applique à comprendre le langage avant d'arriver aux idées, et le philosophe ne peut jamais d'escalader par parvenir à l'inconnu. Les motifs ont été qu'on s'attache, qui se voient, qui se sentent, et que celles qui ne nous appartiennent aux perceptions immédiates de l'âme sans les sens étendus: sans doute, il ne faut indiquer, par là que les vérités invisibles sont plus certaines et plus en harmonie avec notre être moral que tout ce que nous apprenons par le témoignage des sens. Cela fait souvent l'effet ridicule de nos sensations, et d'ailleurs ce n'est pas sans motif, mais confondre les idées des choses qui sont transmises à l'existence par l'organe des sens, avec les jugemens qui en forment cette existence pensante qui seule compose les idées et un composé des raisonnemens.

La grande œuvre de l'éducation de l'homme, commence avec les
les auspices des plus sages et les plus doux : la providence.
semble être chargée elle-même de ses premiers devoirs, en
la confiant au cœur d'une mère : c'est le bonfait de la vieillesse
- l'âme et de l'amour. Que l'enfance se précipite de son
impuissance et de sa faiblesse, presque elle lui abandonne
les heures d'entrée dans le premier âge sans une protection
- tienne si parfaite et si tendre. A l'éducation d'impuissance succède
l'éducation spontanée : ou, plutôt l'éducation intérieure et
spontanée qui en sort, n'ayant plus en mains l'éducation
travaille du dehors, qui suit l'instinct à cet âge son principe
d'efficacité, demeure seule, et, désormais, va occuper le reste de
la vie. Dans l'homme, cinq genres principaux de mobiles sollicitent
en des sens divers, la volonté humaine : ils correspondent à cinq ordres
principaux de facultés qui composent comme la base de l'homme :
l'instinct, et à cinq ordres de rapports que l'individu établit avec
la nature et son auteur. Suivant que l'homme est considéré sous
l'un de ces cinq aspects, on le connaît dans une vue. D'existence
sacré et distinct, et si on suppose pour un moment, qu'il est
absolument livré à l'un de ces genres de mobiles, on pourrait
dire que chacun d'eux compose, en quelque sorte une nouvelle
vie à part. Mais dans la réalité, et également n'a jamais
rien d'une manière absolue, et chacune de ces différentes
vies peut seulement prédominer d'une manière plus ou
moins sensible. Les sens ont le premier ordre de facultés : ils
se mettent en rapport avec les objets extérieurs : les impressions sensibles,
ce genre de plaisir et de douleur qu'on appelle purement
physiques, ont le premier genre de mobiles. Derrière dans
cette sphère, a un mode d'existence que l'on appelle vie nouvelle
ou autre sensibilité d'un ordre plus élevé et met en rapport avec
des mobiles en tant qu'ils sont dans d'une sensibilité analogue.
C'est la correspondance des vœux au leur repulsion. De la un
ordre de mobiles, encore étranger, comme le premier à tout cela
connaître de la raison presque instinctif, comme le premier celui
la se désigne sans l'expression de nomination de vie intellectuelle
des idées destinées à diriger les guides de l'homme, agissent
aussi sur eux par un attrait qui leur est propre, et de la un
autre genre de mobiles qui semble appartenir à l'instinct, et
- ment se pencher dans le cœur, on pourrait même au mode
d'existence qu'ils composent le cœur de vie intellectuelle
les sensations dérivent au de la vie du bien au de la
conscience du mal. Et c'est là que l'homme, autre chose que des

sensations, des sentiments et des vœux: il y a pour lui des devoirs: parce qu'il existe pour lui une loi, parce que cette loi est promulguée dans l'intérieur, de son âme. Cette loi donne un autre manuel ordre de rapports, soit avec les autres êtres, soit vis-à-vis de lui-même. La révélation de cette loi, la puissance qu'elle exerce, constitue un quatrième ordre de facultés, dont la source est la conscience qui discerne le bien et le mal, le mérite et le déshonneur, et qui réunit à lui-même le double caractère d'une nation et d'un continent. D'un côté, le monde de vil mortel, le monde d'existence, dont la conscience est le principe. L'homme enfin, est adonné, est appelé à passer à entretenir un cinquième et dernier ordre de rapports qui perpétuent son existence présente aux espérances de son avenir. C'est l'ordre de rapports après grand, soit en naturel, et immense développement des facultés de son esprit et de son cœur, soit développement des facultés en somme personnellement connues, une ordre spécial de facultés intérieures. D'où découle encore un dernier genre de multiples distorsions à exercer une grande et sérieuse puissance sur sa volonté. D'où résulte pour lui un monde d'existence qui ombre sa plus vaste orbite: son pouvoir le dominer. La vie religieuse. Cette vie religieuse, a comme tous les autres, deux principaux piliers. Le premier réside dans la soumission entière et le respect sans bornes que commande le suprême pouvoir uni à la souveraine autorité, qui s'abandonne au sentiment de notre faiblesse, la perspective de notre destinée, en présence de celui qui est l'appui de l'une et l'architecte de l'autre. Le second est encore l'amour; le plus auguste amour que puisse concevoir le cœur de la créature, l'amour élevé à l'adoration, mêlé de gratitude et de confiance, qui trace son chemin et impuissable abîme dans le sein de la perspective infinie dans l'image de l'éternel bienfaiteur. Les cinq modes d'existence, forment pour l'homme l'échelle ascendante et naturellement du perfectionnement. Tout à son tour dans la création, l'homme passe seul connaît le sein d'un être tendant au but que le créateur leur a marqué dans ses plans; l'homme seul, adapté le sien pour son sens tendant, et entre ainsi de son propre gré dans la coordination générale. Cependant il existe pour l'homme deux sortes d'impulsions qui semblent suivre une direction contraire. L'une qui vient du dehors et qui s'entraîne, l'autre qui grandit des dedans et qui est spontanée. Il est passif dans la première, actif dans l'autre. Il paraît appartenant aux yeux du spectateur, superficiel. Il est actif au fond dans la première, mais il n'y passe que pour un moment rompu qui

semblable à celui du mobile giratoire par lui-même, qu'un choc
ou lancie dans l'espace. Il n'est véritablement actif que dans l'impul-
sion spontanée, parce qu'alors seulement il utilise toute son
énergie en lui-même. En absorbant un mouvement qui lui est im-
posé l'homme peut se faire fort, et d'autant plus fort qu'il aura moins
craint de lui-même, mais il ne résiste qu'une force d'inertie: il branlera tant
autour de lui-même, mais d'exercer un véritable empire, il ne
manifestera d'autre puissance que celle de sa propre servitude.
Pendant qu'il déploie son activité spontanée, l'homme sent
quelquefois toute sa faiblesse, mais il acquiert aussi sa véritable
significative, et prend le rang qui lui appartient dans l'échelle des
êtres. Les tempêtes dans lesquelles l'homme se voit comme
mécaniquement entraîné, ne se terminent pas pour lui à un but
réel: ce ne sont que de vaines sollicitations. C'est lui-même
qui convertit en but le terme auquel il se dirigeait, quand il
des accepte sans réserves.

C'est une vérité d'expérience que les animaux de même espèce
aiment à se rassembler et à vivre ensemble. La Nature en répandant
dans leur sein des germes de fécondité, qui ne peuvent se développer, que
par la réunion de deux individus, semble les inviter à se rapprocher : deux inst.
de sociabilité qui les pousse à se rechercher, à s'attraper, à errer, de compagnie.
Mais ce premier instinct de sociabilité reste imparfait chez les animaux.
Tandis que le genre humain le perfectionne à la clarté du flambeau
de la raison. Par-tout l'homme est un spectacle agréable, à l'homme.
par-tout, il éprouve du plaisir à voir son semblable, à lui communiquer
ses idées ; par-tout une pitie compatissante, l'anime, du désir de
le secourir, d'alléger le poids de ses infortunes ; les familles se
lient, s'unissent et s'entraident par une chaîne de services et de bienfaits.
L'usage des lois humaines est d'empêcher les actions nuisibles à autrui :
elles ne doivent ni dépasser ce but, ni rester en deçà : celles qui veulent
se mêler de régler les actions inoffensives, tendent elles-mêmes trop
loin ; elles sont injustes, tyranniques, celles qui ne repriment pas toutes
les actions offensives, ne vont pas assez loin. Elles sont insuffisantes.
Les lois équitables et raisonnables sont entre ces deux et elles tendent à
se soumettre à de pareilles lois, c'est-à-dire à ce n'est point se soumettre
à la servitude, c'est à changer le travail de sa vie contre sa
propre sûreté : c'est renoncer à une sauvegarde et brutale indépendance
pour une sage et raisonnable liberté. Tout homme doit rester libre.
Des actions qui ne sont point défendues par les lois : c'est ce qui
constitue la liberté civile. Si dépouiller de cette liberté, ce serait
le mettre hors de la loi, ce serait l'enchaîner au joug d'un des
ordres arbitraires, ce serait le rendre l'esclave des autorités distantes
à le protéger. Tout enchaînement amène le grief de la force par les grands états
à la monarchie. Plusieurs principes ne peuvent exister dans un seul corps
sans les liens d'une armée permanente. Le commandement de cette armée
se réunirait nécessairement pour une seule tête : ce chef unique, armé d'une
force redoutable, s'impose d'une manière civile et finit par se perpétuer
à la tête du gouvernement. C'est ce qui a toujours été, dans l'histoire, et depuis
précisément de l'expérience, des nations. Et puisqu'il est prouvé par le raisonnement
et l'expérience, que la nature des choses demande toujours le bon gouvernement.
Sachant dans les grands états, il faut accepter le bon gouvernement d'un
empereur. Car, à quel but servirait de se débattre sans la main inflexible
de la nécessité ? si ce n'est à procurer les troubles, les convulsions et
la guerre civile. Tout ce qu'il reste à faire, c'est de fixer les bornes
à l'autorité royale, afin qu'elle ne dégénère point en Despotisme : c'est
d'élever la puissance des lois au-dessus de celle du sceptre : c'est
de concilier la liberté avec le bon gouvernement monarchique. problème difficile que
les Anglois ont enfin résolu après plusieurs siècles d'essais infructueux.
Et d'abord ce qu'il y a de plus urgent à déterminer c'est la succession au

trône: car si elle n'était pas soumise à des règles précises, la fin de chaque siècle règnerait se déchirer de nouvelles tempêtes: et l'ambition des prétendants, employant la ruse et la violence se battraient le royaume. Et que de maux devaient deus interregnes deus papes obligés par la dépendance à la fin de chaque siècle d'un trône électif. La papauté peut les raconter: elle qui doit leur reprendre, et les giffes infestées qui la ravagèrent, et l'anarchie qui causa sa ruine. Quel? Et de la puissance donne la couronne à un furieux, à un être stupide, paillard-t-il le reconnaître et lui obéir. ~~Il n'y a point de loi sans d'autorité~~ Il est impossible aux chambres de former une cour pour juger, une tête exécutrice: mais comment faire exécuter la sentence de condamnation? c'est la le nœud de la difficulté. Je dois commander toutes les forces du royaume: peut-on douter qu'il ne les fasse servir à sa propre défense, et qu'il ne tâche de repaître le glaive de la justice, à la tête d'une armée docile à ses ordres. Une autre argument sans réplique plaide hautement en faveur de l'inviolabilité du trône. Qu'il s'agisse de la volonté royale est partie intégrante de la puissance législative: c'est ce qui distingue la monarchie de la république. Mais si le roi courbé sous le poids d'une accusation, est traduit comme un criminel devant les tribunaux, qui sanctionneront les lois durent cette époque critique mais si le chef du pouvoir exécutif inviolable, commande l'impulsion de mettre impunément ses volontés à la place des lois, de faire exécuter des ordres arbitraires de lever des contributions au gré de son avarice, de punir à sa fantaisie, et d'exercer, en un mot le secret des lois, de combiner l'inviolabilité du monarque avec l'exécution des lois, le secret fut de substituer sans le glaive de la des personalities la tête des ministres à celle du roi. La des personalities ministérielles fait comme la chef de la volonté de l'admirable édifice constitutionnel. La haute puissance doit être partagée entre trois autorités distinctes, les deux chambres et le roi, de telle sorte que chacune d'elle ne peut rien sans le concours des deux autres. On les oblige à se consulter que le vœu général public, en les réunissant, par un contrôle mutuel à l'empêcher de faire triompher leurs intérêts privés. La faculté doit appartenir les trois autorités législatives, de rejeter chacune les résolutions des deux autres, est précieuse: elle leur permet de repaître les résolutions contraires à leur intérêt, de se tenir réciproquement en arrêt dans la carrière de l'ambition, et de se faire leur terrain contre les entreprises de leurs rivaux. En sorte que l'équilibre entre ces trois pouvoirs politiques existe de droit.

Despotisme

Un homme semble dégénérer de l'espèce humaine par les défauts du cœur, par la faiblesse de l'esprit, par les vices du cœur, par son ignorance et son imbecillité : le savoir qu'il sera à y d'mais s'élève et s'élève d'un mépris universel. mais la fortune en décide autrement. Elle le place sur le trône despotique d'un grand empire. Au piteux d'homme se transforme devant l'idée : les plus puissants ne s'approchent qu'en rampant dans la poussière, qu'en frappant du front contre terre : et l'on voit des milliers de créatures s'étudier à prendre la posture la plus humble, la plus servile, la plus avilissante qui paraît devant une créature humaine. On lui prodigue avec profusion tout ce qui peut flatter ses passions : des milliers de jeunes beautés, gardées par des êtres que le fer a dégradés, s'efforcent à l'envi d'attirer et de satisfaire ses sens. On se hâte d'obéir aux moindres paroles qu'il prononce de sa bouche, et les volontés d'un insensé servent de lois à cent millions de créatures raisonnables. Il exalte, il abaisse, il dépouille, il punît, il fait égorger au gré de ses caprices : voilà le despotisme.

La civilisation est l'âme des sociétés modernes, elle vit par elle, elle y est et y sera à jamais la source, la règle et la mesure de tout. Sans cette noble ^{raison} ascendante sans dominante, sans ces écrits en signes éclatants portés dans les yeux, les degrés respectifs de la puissance et de la fortune des nations. Elles renouvellent d'elle la place qu'elles occupent dans toutes les relations sociales. Voyez l'Espagne, hors de la civilisation à quelle distance des autres nations son abaissement la tient-elle pas ? Sans elle, à quoi lui servait son soleil, son sol, ses vastes et riches campagnes, la double ceinture de l'Asie et de la Méditerranée ? Rien plus à quoi même lui servait l'Amérique ? Le défaut de civilisation a tant subi tant paralysé chez cette inerte nation : elle a pu perdre l'Amérique avec, au prix de dommages qu'elle s'avait payés avec peu de fruits : car la possession sans fruit équivaut à une négation, et le défaut de civilisation, en rendant l'Amérique impuissante pour l'Espagne, fait voir qu'en fait elle la payait négativement. De son côté, le Portugal, frappé de la même incivilité, en ressentait les mêmes effets que l'Espagne : il ne montrait pas plus de virilité que sa triste voisine. L'Inde, qui, sans toutes les inclemences du ciel et en dépit de toutes les disgrâces de la nature, dans une immense barrière, a placé dans les mains de l'Angleterre le lever avec lequel un petit peuple relégué aux confins de l'Europe est devenu le

Le régulateur de l'univers: est-ce autre chose que la civilisation?
L'Angleterre a été au premier degré de la puissance et de la
richesse entre les nations, que parce qu'elle est arrivée au premier
degré de la civilisation. La France, placée à quelques degrés
de civilisation au dessus de l'Angle, marche à sa suite dans
l'ordre de la puissance et de l'opulence. par cette inégalité, elle
a dû lui céder ce qu'elle a surpassé en Amérique et dans
l'Inde. L'Angle s'y est élevée triomphalement sur ses dépouilles.
Elle s'étendait par combien d'avantages de climat, d'étendue
de population ne s'emporte-t-elle pas sur sa trop
peu étendue rivale! Or dans se trouve la cause de cette différence
dans la différence des degrés respectifs de la civilisation
deux peuples. La civilisation s'est établie tout-à-la-fois et
toute entière dans l'Amérique du nord; on verra aussi qu'elle
carrière elle a déjà parcourue, et mesurer en idée celle qui l'attend.
L'Amérique du sud clive déjà à cette civilisation des antels
au pied desquels elle yttora la civilisation antique dont l'Espagne
l'a été chargée.

Depuis le long de l'Europe a changé de place.
La Russie, complétie du côté du Nord par l'occupation de
la Finlande, annulant la Suède, posée au centre de l'Europe,
s'est élevée tout en chef Berlin et Vienne dont elle est séparée que
par une faible distance, et dans la route celui est fermé par aucune
barrière, défendue par un climat terrible et par les armées de Charles XII
et de Napoléon, posant de tant son poids sur la Turquie dont les empiétements
viculaires s'approchent; la Russie, ainsi présente et menaçante, partant, rampt
toute espèce d'équilibre; il n'est plus que nominal; en dehors des Russes il
ne peut plus résider que dans la modération. Celui qui dispose de ce
pouvoir, d'autant plus redoutable qu'il ne doit pas craindre qu'on vienne
chercher à rendre le mal qu'il peut toujours aller faire chez les autres.
La Russie peut être contenue au nord et dans le centre de l'Europe. Là se
trouvent les remparts dont le plus fort est une civilisation supérieure,
qui serait opposer une résistance invincible aux assaillants. Les
sauvages plus aux terres où les populations septentrionales, comme
sauvages de leurs fondemens se précipitaient en masses, sur la
Germanie et l'Empire Romain. Alors la Russie peut dans
tenir le centre de l'Europe dans un état continu d'insécurité
et d'obscurité, mais elle ne peut pas s'entourer. Tant faibles qu'ils

sont pour eux-mêmes, les Russes de Suède et de Danemark sont
aussi à l'abri des coups, car les puissances européennes, en cas
d'attaque, les couvriraient. D'une puissance égale. Depuis
le Congrès de Vienne, avancer ou reculer ^{est} également, difficile, p. me.
pas dire impossible, entre les puissances continentales: chacune
a atteint son maximum; et encore, en mécanique, le coup frappé
sur une extrémité de la chaîne, se fait sentir à l'autre extrémité
de même, à l'égard des États européens, le coup qui dérangerait une
possession braverait toutes les autres. Or on est pas de même
du côté de la Turquie: ce côté du midi oriental de l'Europe est
entièrement dénué de tout poids à la Russie. Et pourquoi?
C'est qu'il n'a guère gardé que les Turcs: aut aut voudrait
dire qu'il n'a personne pour défendre, tant il y a ^{de forces} à lui, du
matériel et du moral du pouvoir ^{contre la Russie}, ~~de la Méditerranée~~. Elle y trouverait ce qui lui manque
et ce qui dans l'ordre physique et moral, donne la vie à
l'Europe: le soleil et l'air: alors l'invasion de l'Europe pourrait être
devinée bien plus laborieuse ou aurait préparé, et la dispute
supérieure à celle de l'érection d'une barrière dans la partie de l'Europe
qui est la plus vulnérable? et n'est-ce pas du côté de la Turquie
que se trouve ce danger? Pour une inconcevable obstination, pr.
un aveuglement dans il est impossible de se rendre compte
de cette barrière, l'Autriche, est précisément celle qui s'y
oppose la plus, et qui, par les choix le plus déplorable, assigne
à la Turquie le soin de la garde de cette brèche de remparts de
l'Europe. Cependant on parait que quel le chagrin on soit venu
en Turquie, son inhabilité à remplir ce rôle est faite pour se manifester
sous les yeux. Depuis que la Russie a saisi la Crimée, et s'est
par l'occupation de la Bessarabie, elle partage avec la Turquie le cauchemar
d'une partie du Danube, tant espèce de proportion entre les
classiers des forces de deux États à des points: leur civilisation, leur
population (sans dans une inégalité qui ait à la Turquie tant
moins de résistances efficaces, soit contre la Russie elle-même
soit de l'Europe. La Russie est arrivée graduellement
aussi près de Constantinople qu'elle puisse s'en approcher, à moins de
s'en empêcher tant-à-fait. Et l'on voit bien maintenant que la guerre
ouverte avec les Turcs l'amènera dans les provinces turques situées
en Europe, ce qui deviendrait tant-à-fait Constantinople, et chasserait
le Grec. ^{quand} ~~Georges~~ a Asie; mais ^{quand} aura une fois mis le pied dans la

dans la Turquie d'Europe, qui s'en assurera des élargissements? et
 n'opérera-t-elle pas distinctement les passages du Danube
 la pointe de la Morée, comme le terme vers lequel elle doit
 tendre pour compléter et consolider à jamais son ouvrage?
 Mais alors que devient la sécurité de l'Europe, et quel moyen
 restera-t-il pour arrêter l'essor du paillard, rappe-
 lant du double riuage de la Grèce, et couvrant à la fois
 la mer Adriatique et l'Archipel? Ici est un aggrégé à cet état
 politique, mais un aggrégé politique, civil, un auxiliaire effectif,
 qu'il faut à l'Europe pour garder son midi oriental; et comme
 il ne se trouve ni dans la péninsule de la mer, il faut
 le chercher ailleurs: et où peut-il se trouver, sinon dans la formation
 d'un grand état, qui serait composé de toute la Turquie d'Europe
 jusqu'à la pointe de la Morée. Là, est la vraie défense de l'Europe
 dans sa partie faible: tant que cette barrière ne sera pas élevée,
 il n'y aura pas de sécurité en Europe contre la Russie. Si l'on
 n'a ni le pouvoir ni le vouloir de retrancher à son cadre, du
 moins faut-il savoir le borner; il ne s'agit pas d'imposer à la
 Russie des dommages, mais de prévenir ceux que l'on pourroit
 éprouver par elle: c'est un plan défensif par la généralité de l'Europe
 mais qui ne comporte rien d'offensif contre la Russie. On ne
 doit pas plus songer à la troubler dans la possession de ce qu'elle
 a acquis, on raisonne de l'immenité de ses propriétés, qu'on n'a
 le droit de le faire à l'égard de toutes les autres propriétés, qu'elle
 que soient leurs dimensions; mais il est loisible à tout, dans
 leurs intérêts propres, et par les moyens légitimes de chercher des
 des préservatifs contre l'isolement d'un pouvoir, ainsi
 que contre les suites inévitables de cet état de pouvoir:
 et voilà ce que son intérêt commande à l'Europe de rechercher, et
 ce que lui offre l'occasion de la révolution grecque. Dans ce
 système, l'empire turc en Europe est abattu comme une
 construction qui abstruse la voie publique. Tout ce
 que la Turquie se refuse, la Grèce forme, d'après les indications de la nature:
 vient à l'appui. Voyez quels remparts pour votre défense, présente sa configura-
 tion insulaire: car le Danube la sépare du continent; son corps
 entier plonge et nage par ainsi dire entre les deux vastes océans
 de l'Adriatique et de l'Archipel: sa position la rend une occupation
 maritime.

Elle fait a bien servi l'Angleterre, car elle est incontestable-
ment la premiere puissance de l'Europe. Gracepille,
cher elle, on ne peut pas arriver a l'analyse que les chemins de l.
la Nature de ceux qui conduisent a l'Europe a Berlin
a Moscou; que dis-je a Paris même. L'element qui devrait
servir de base lui appartient. pendant combien de siecles
l'Europe aura-t-elle a braver, p. que ses pavillons
rien ne soient braver ceux de l'Angleterre seule? D'ingrui-
-dantes provocations lui ont appris a defendre ses rivages.
D'autres provocations lui ont fournies des armées, et lui
ont donné des noms illustres p. des exploits. En vain
le plus habile de ses ennemis lui a-t-il cherché
les côtés vulnérables: partant il a trouvé un corps robuste,
impénétrable sous le double cuirasse de la
meilleure constitution qui existe dans l'Univers
et du patriotisme le plus unanime qui ait
attaché un peuple aux intérêts de son pays. En vain
a-t-il coupé le nerf de sa puissance, en attaquant
ses finances, et le commerce, qui en est l'âme: en
vain a-t-il trempé contre eux tous les reports de son
esprit et de son pouvoir, semblable à ces singulières
productions de la Nature qui reviennent sans
le fer, qui les mutilent, le commerce anglais se guérissait
de tant ce qu'on voudrait lui retrancher; et l'Angleterre
attaquée dans son crédit trompait les espérances que l'on
fondait sur son épuisement, se guérissait des illusions de l.
ses ennemis, et triomphait p. des miracles de richesses,
encore inconnues au monde, p. un élanement qui avait
l'air d'appeler, de braver, les sacrifices, aux promesses
que l'on formait sur sa prochaine détresse. La guerre
la rendait maître des points les plus importants
du globe, bayer la apaisé pieusement sur l'Océan, et tant
l'âme sur les points dominateurs de toutes les mers.
enfin, et le monde dans le vaste filet qu'elle semble

avec cette mer lui: la domination de l'Angleterre
diffère de celle des grandes puissances continentales:
elle ne peut, il est vrai, faire marcher ses armées
à toutes les capitales de l'Europe, comme avant
par la France, mais on ne peut arriver à la même,
mais elle atteint plus loin, et toujours à cargo sur.

La Pologne a été tant bien que mal, aussi long temps que la
Russie n'existait pas pour l'Europe. Mais du jour que la Russie
changeant de direction, a fait pour ainsi dire, volte face, de
l'Asie vers l'Europe, l'état de la Pologne s'est brusquement changé.
La Russie ne pouvait aborder l'Europe que par la Pologne:
les deux destins de ce pays, deux toujours étroitement liés,
avaient mis la Russie dans un état véritablement indi-
-pennable; implorant, craignant, recevant tour à tour, son
patronage, et ses pesants secours, soit contre les factions
du dedans, soit contre les intrigues et les attaques du dehors.
La Pologne n'était qu'une polonoise, qui alors formait nulle la-
nation, depuis cent ans n'avait pas quitté cette chaise,
que de fomentation pour les intrigues à Pétersbourg. Le protectorat
de la Russie sur la Pologne. Les Russes une fois entrés en
Europe, rien n'est plus qu'il le chemin. Or, qui leur faisait
ce chemin? n'était-ce pas la Pologne? n'était-ce pas
à travers la Pologne que les armées ^{Russes} allaient.

La Beauté est un lien ineffable donné aux êtres. L'entente plaine d'attraites,
c'est elle qui les attire l'un vers l'autre, et les enveloppe dans le réseau
amini: c'est ainsi encore qu'ils s'accrochent et se font valoir mutuellement
par les similitudes ou des contrastes dans le réseau de la
matière. Elle est dans le grand mystère de la Nature, et
pourrait comme elle existe dans les choses créées, on ne saurait la
chercher hors d'elle. La beauté universelle n'est de Dieu et n'est que

rien d'individualité et de tellement fixe, qu'elle puisse être renfermée
dans un cercle, dont il ne serait possible d'arrêter les limites.
La beauté qui elle-même réside au lieu, la nature de cet être ineffable
est en mouvement, dans notre cerveau l'universalité des signes qui
nous la représentent. La beauté de la configuration humaine appelle
le rapprochement de celles-ci avec la beauté suprême qui
a saisi la marque de son type original. Il y a un mystère
dans la beauté, comme appartenant à l'idée fondatrice du monde plan-
te la création, peut être comme pierre d'attente d'un ordre de choses
à jamais visible. Le mystère n'est pas abordable à toutes les
intelligences. Très peu y pénètrent: mais toutes les pressentent dans
des signes divers qui se déterminent par la mesure, avec laquelle
les traits du beau se trouvent repandus aux yeux de chacun, soit
sur la surface de la terre, soit sur l'espace humain qui
en est l'œuvre la plus éclatante. Bien que vastes les régions
où le type du beau se trouve repand, sont après certains
se rapportant au tout. La beauté dans les objets ne sera y avoir que la
commune des parties avec le tout et de ce tout avec sa destination.
Or, elle réside dans le bon, dans l'honnête et dans l'utile, élue à son
plus haut degré physique et intellectuel. ? Après nous nous avertis
de sa présence par le sentiment moral qui, nous venant de Dieu,
constitue nos devoirs et nos devoirs, comme par le sentiment de nos
appétits, sensuels auxquels il se rattache des plaisirs, quand au-
leur aboutit dans une juste mesure; - Sans cette direction
d'usage, Dieu lui-même ne deviendrait pas compréhensible aut aut qu'il
peut l'être: car quelque chose se ne le saisirait jamais que par
un bien-être qui n'est son mode d'existence proprement dite,
et par l'esprit seul, de son univers en se réfléchissant quelques
faibles bruits de son image. Qui a vu Dieu: entre tous les
êtres admis à la vie présente qui peut se flatter de l'envisager
ailleurs que dans la nature. (Admettons la seconde vie dont on
partant on ne méconnaît la promesse: cette vie nouvelle aura
encore une nature qui lui sera propre, et c'est là que l'attente
Quelqu'un d'entre nous quand ce sage arrête sa pensée sur le Créateur,
il le conçoit comme une volonté ordonnatrice, il ne le voit
d'aucune forme: au s'il s'y hasarde, il lui prête la suite

qui annonce sur la terre un être d'une raison, c'est-à-dire la nature. Le sublime dans le monde physique et phénoménal, tient à l'idée de l'infini, en étendue, en force, en endurance; le sublime dans la vie morale suppose une lutte dont le sacrifice ou l'abnégation serait toujours, le terme; le sublime dans l'intellectuel serait un rapprochement avec la Divinité.

La Vie a pour caractère essentiel, dans tous les êtres qui la possèdent, l'extension du centre à la circonférence; c'est-à-dire que tout être vivant est animé d'une action dont le foyer principal est au centre de cet être, et dont la tendance est à se propager sans cesse, et circulairement autour de ce centre, une extension indéfinie. Ainsi, tout être vivant, par cela seul qu'il est vivant, tend à occuper circulairement, autour de lui-même, un espace incessamment plus grand, par conséquent à définir toute substance; en sorte que, pour conserver la vie ou même l'existence, il a besoin d'être inspiré d'une action réciproque, d'une réaction égale à l'action qui le met en mouvement. Une expérience commune à tous les êtres vivants démontre ce que je viens de dire: si l'on coupe, par exemple, un seul point, l'action des résistances qui environnent un être vivant, si l'on fait une ouverture profonde en un seul point de son enveloppe, et surtout si cette ouverture, cette blessure pénètre jusqu'au foyer principal de l'action vitale, cette action saisit avec rapidité la voie d'écoulement qui lui est offerte; elle se dissipe; la vie cesse aussitôt qu'il n'y a plus de centre d'action. Un seul coup peut, dans certains cas, cette action rapide; il faut, à l'instant de la blessure, en avoir moins avant que la vie ne se soit entièrement écoulée; appliquer extérieurement une résistance plus forte que l'expression.

Ainsi la première chose que nous découvrons, dans le modèle d'existence
des trois humains, c'est qu'ils sont en équilibre entre d'action qui tend
à partir, leur substance du centre vers la circonférence, et la
réaction qui tend à partir leur substance de la circonférence vers
le centre. Mais, on conçoit en même temps, que si cet équilibre
était absolu, dans tous les moments, si d'action, expansive
et d'action répressive, étaient constamment et rigoureusement
égales entre elles, l'effet instant d'une telle égalité serait
l'impossibilité de mouvement. Il est donc nécessaire, p^r que
la loi soit celle, p^r qu'elle soit un mouvement, p^r qu'elle
soit un mouvement une loi, qui, dans chaque moment, les
deux forces, de la vie elle qui produit la vie, et elle qui
la réprime, soient inégales, entre elles; mais comme il est
nécessaire, en même temps, qu'elles se mettent en équilibre, il
faut qu'elles se balancent mutuellement p^r une prise de réaction
naturelle alternative. L'homme sur la terre, est un être qui prend
naissance, se développe, se dégrade et se détruit, c'est ainsi qu'il existe
et tel est l'ordre, imposé à l'ensemble de son existence. La destinée
est donc formée de deux parts égales et opposées, qui s'enchaînent
nécessairement, s'entrelient p^r l'alternative et se font mutuellement
équilibre. La première est la part, du développement, de la formation
des acquisitions, du plaisir, du bonheur. La seconde est la part
du malheur, de la destruction, de la souffrance. La première est très
inégale, entre les hommes; mais dans chaque homme, à qui
il est donné de parcourir le cercle naturel de la vie, la seconde part,
la seconde moitié, de cette révolution antérieure, est nécessairement égale
à la première. S'il en est ainsi, que si l'on fait abstraction des accidents
qui peuvent venir trancher brusquement l'existence, tous les hommes
livrés aux lois naturelles, tous ceux qui parcourront en entier, soit
lentement, soit rapidement, le cercle de la naissance et de la vie,
sont égaux p^r leur sort. Tous les cercles humains ont la même
figure, quoiqu'ils n'aient pas tous le même diamètre.
Voilà la destinée de chaque homme, se compare nécessairement
de deux sommes égales, l'une de plaisirs, l'autre de souffrances,
d'ambitions, de méchancetés, en versant le malheur sur les hommes
faibles, ne font qu'exciter la loi universelle, à remplacer ce
provenir le malheur que d'autres causes verseraient. Un tel principe
former les vœux à la pitié.

L'Idéal, comme dans le monde naturel, n'est point en état de
guerre avec la Réalité: il se met en corrélation avec elle. Une
double Alliance: il lui emprunte des éléments, il s'appelle à lui:
il s'instruit auprès d'elle, il sort à l'élaborer. Pour tous les
êtres actifs, intelligents et libres, il y a nécessairement des
exemplaires, des modèles, antérieurs à chaque action, dans lesquels
l'action se dépeint d'avance: sans quoi, l'action elle-même
serait impossible. Il y a des exemples des types qui n'existent
encore que dans la région des idées, et qui sont d'images anti-
cipées de l'acte à produire. Dans les arts, qu'on appelle d'imita-
tion, il y a des modèles puisés dans l'observation. Et des modèles
véritablement archétypes: tantôt, ces derniers sont soumis
à une double condition; ils sont contraints de puiser dans la
nature réelle les éléments de leurs combinaisons: ils doivent
se conformer à certaines règles de proportion, de concordance
de vraisemblance, que l'art reçoit le sentiment du beau,
tel qu'il est à lui-même inspiré par la Nature, telle
qu'elle a pris soin de l'enseigner, par de nombreux et lumi-
neux exemples: cette image de l'impossible ainsi construite
dans l'intelligence, devient l'archétype de l'exécution.

hera.

N'y a-t-il pas en France grand nombre de
les maîtres d'honneur et de patrie, disant qu'il y aura bientôt
7 ans à cette tribune, qui recueillit de ce une nouvelle puissance,
orateur citoyen, aujourd'hui ombre vénérée. Je ne saurais
meux décrire ce qui se passe maintenant en France, et mieux
exprimer le sentiment profond, unanime, dont notre porte se
paraître, qui en ce empruntant à ce même, des paroles immortelles,
comme s'honneur de notre pays - l'est à ce que ces tes applique:
car, notre main, au papier d'un or de douleur, retentit
à dans ce moment des Pyrénées aux bords du Rhin, ainsi que dans
la journée du 29 novembre il paraissait l'immense Paris
pour voir d'effroi nos coeurs; ainsi quel lendemain, avec l'inflexible
force d'une triste conviction, il se mêlait aux sanglots
de nos vœux, qui, sans pouvoir recourir au bel mandarin
des douleurs de sapinard, sous un ciel rigoureux, formait
votre cortège funèbre. puis... la mort se la vertu est à jamais absente.
notre grande âme n'a pu être insensible à ce témoignage
de la reconnaissance publique. Il avait entendu vos acclamations
qui ont succédé à la voix des orateurs par lesquelles ont été
prononcées sur votre cendre les seules louanges qu'il ne soit
pas données à l'oreille des grands hommes et recueillir ici-
bas, et au bruit desquelles pourtant ils marchent vers leur
immortalité: et avoir assisté à cette adoption solennelle,
de nos enfants, surie pour la patrie, dans une enceinte
religieuse, au pied des tombeaux dont elle est fière, et
sous la voûte des vœux, avec lequel l'organe national
a chanté: Acte mémorable, si l'on put jamais, qui recueilli
aujourd'hui son exécution: acte public, et non point secret et innocent
semble la France entière se transformer en un immense cortège: le peuple
est ^{tout entier} quand il est abandonné à lui-même: général, il se reconstruit
comme un héros, mais c'est un grand et triste effort, que celui
où il acquiesce à cette si-ci œuvre est honorable pour ce, si l'on
le sanctifie des siècles à votre mémoire, il n'est pas moins
important d'être pour nous mêmes, car ce titres les plus beaux à la

Liberti vainement de servir sur ^{notre} terre. D'effort, elle
est devenue. grande cette nation chor laquelle les bienfaits
l'ont des traces profondes, et qui à travers l'orage, s'en-
-dresse, accompagnée par un genre de soleil d'elle-même
le conseil à son dernier asile. Homme de bien, malgré ses
talens si grands, qu'aucune ^{possibilité} ne pouvant remonter à l'être
qui pourrait combler le vide creusé par votre absence
et tellement hors de ligne, qu'aucune voix ne pouvant
encore un autre nom que le votre, ou allier à per d'être
adigible au parlement de France. Il m'avouer, pauvre
d'or de la corruption, si on ne l'a vu réparer, s'est déigné
de. et tandis qu'avec les elats généraux de votre
voix, on demandait votre oeil, tandis que on la dépendait
dans chaque idon d'une ame dévouée de l'honneur
du bien public, la triste nécessité était prête à
frapper la votre porte. On ne veut que votre pays et
ses saintes lois! Graces soient rendues au ciel de cette
bonnitude pauvrete. Dans un siècle usuel, elle atteste l'illiance
graspille. Du talent et de la vertu, du courage civil
et de la vertu courage militaire; graces et en soient
rendues ombres usuelles. Ainsi on aura laissé à la patrie
le champ usuel de la reconnaissance! Ainsi, non moins utile
que votre belle vie, votre mort aura gracieusement recueillie
le sentiment de l'honneur. Il n'est de défenseur de la sainte
égalité. Des hommes, on daignait plus d'une fois m'honorer,
de mon d'ami: ma main n'a pas été sans sentir la loyale
abréviation de la votre: cependant avec on se la haine, dans les
accusations, ne pas être fier d'avoir un moment attiré
ses regards, quand elle ne voudrait que frapper de grands
citoyens, qu'il est digne que moi, de en être associé: permettre
qu'on recueille, on s'attendrait non pas à en glorifier, mais
à m'avancer d'un pas plus ferme vers le but que on

avoir marqué à notre âme non moins forte que générale.

De l'intensité de plus ou moins. au terme de la vie
La douleur est immédiatement produite par l'excès ou le désordre
d'une action, qui modérée ou régulière ~~ne~~ produit le plaisir.
C'est, par un barreau de fer, posé d'une chaleur qui
le rend incandescent, ne est cause qu'une sensation, d'ailleurs
agréable, salutaire, s'il est séparé de ne qu'une certaine distance,
mais s'il s'approche graduellement, le moment arrivé au la
chaleur qu'il reçoit est insupportable, et si l'on en vient à se
toucher, il se brule, il se désorganise, il se fait souffrir.
On sait, que la vie d'une âme sensible, peut être, brusque-
ment portée à un tel degré de vivacité, que la mort,
très douloureuse, en soit le résultat. D'une autre côté,
on voit quelquefois des hommes tombés dans une atonie
ou aisée de l'insensibilité absolue, que pour exciter en eux
un acte de sensation, il faut leur faire une blessure; au-
rrière alors, pour quelques instants, leur souffrance expulsive
dépouillante, pour auverant à son action une large voie
d'écoulement. Or, la douleur, considérée dans sa sensation
et ses organes, n'est autre chose que l'excès d'action des
causes mêmes, qui lorsque leur action est modérée ne procurent
le plaisir.

Tout s'ensemble de la théorie des doctrines de M^r Assai pour
être concilié en termes suivants. Chacune des acquisitions qui favorisent
l'accomplissement de l'homme, est accompagnée d'un sentiment de plaisir
ou de douleur de satisfaction. Chacune des peines qui amènent la
dépense est accompagnée d'un sentiment de peine et de douleur.
et les deux termes de la vie, celui de la ^{naissance} et de la mort, se
rapprochant au même point: il est une science que tout individu se
rend susceptible à la destinée tant si qu'il en a reçu
ainsi l'éducation, que son organisation, sa fortune, ses talents, elevent
au dessus des autres, qu'il a d'avantage, il est vrai: mais
sa chute vers les tombeaux sera plus douloureuse. Au
contraire l'homme dont les facultés sont bornées, l'organisation grossière,
la destinée obscure, et monotone, goûtera moins de plaisir: mais
il éprouvera moins de souffrances. Or, ces deux destins, si diverse,

Dans leur aspect, sont néanmoins semblables dans leurs
résultats: et p. parler la langue des calculs, la somme
des extrêmes sera toujours égale à la somme des moyens.

L'homme, ici bas, est percuté de toutes parts, en contact avec la
Nature matérielle, et est vrai. Il digère d'elle p. ses premiers besoins,
il est vrai. Il lui est soumis p. les impressions des sens, il est
vrai encore. Il faut qu'il lui-même s'adonne jusqu'à elle, ^{par le} ~~travail~~
travail: mais cette pais, c'est p. la subjuguer, la conquérir, la
transformer; c'est p. s'emparer des forces qui sont éparses dans
les airs et les eaux, cachées au sein des éléments p. les
gouverner à son gré, p. les rendre fécondes; c'est p. élever sur la terre
ce monument gigantesque que les arts de la civilisation ont construit
à l'usage de la société humaine, et qui lui servira de repaire.

Non seulement la Nature, comme une mère prévoyante, ne invite p.
l'attrait des plaisirs à rechercher ce qui doit satisfaire à ses besoins:
mais, p. un airable et tendre sollicitude, elle a encore amené sur sa
pas sans faulx, de plaisirs innocents, que ne dédaignent aucunement de
gouter, et qui ne sont point toutement carcéralisés. De toutes parts,
des formes élégantes et délicates, de nuances gracieuses s'écoulaient,
de douces harmonies se produisaient, de suaves parfums
s'exhalent: la terre se pare de fruits et de fleurs: le ciel se
déplace comme une tente magnifique: l'air même que
nous respirons, semble nous faire respirer le bien être. Pour les plaisirs
à l'œuvre lueur, d'être achetés p. aucun effort, ils se produisent
surtout aux conditions les plus nombreuses, et les moins
pénalisées p. la fortune, forait-il respirer, de ne pas recon-
naître dans ses dispensations, une vue de la providence,
une qui date, aussi manifeste. N'aurait-elle pas que l'Autheur
de toutes choses, a non seulement permis à la faible créature de
gouter ici bas le bien être, mais lui a même en quelque sorte, enjoint
à se reposer dans le bonheur? En assignant à ces plaisirs innocents, ^{une place} ~~un~~ cadre

De notre destinée, elle les a presque promus au rang de devoirs.

Le plaisir, p^r être complètement vrai, a besoin d'être alimenté p^r la sociabilité; le plaisir solitaire est toujours imparfait: il a quelque chose d'aride et d'étroit. Les jouissances les plus matérielles prennent, un caractère nouveau, dès qu'elles sont goûtées en commun; et qu'elles deviennent une sorte de symbole au de canal p^r les autres affections dont la sociabilité se compose. Le plaisir dissolvant le cœur à l'ouverture, la communication de la jouissance, donne à la sympathie un plus libre essor, et, réciproquement, la sympathie du plaisir donne au sentiment du plaisir quelque chose de plus délicat et de plus doux. La personnalité y prend une moindre, une moins grande part, au moins, elle y montre moins: on jouit du plaisir d'autrui, ou même, sans que l'on s'en propose. Cette Alliance, qui compare p^r un moment les personnes mêmes p^r l'attrait du banquet d'une volupté innocente, est encore un des liens qui unissent l'humanité: elle fait sentir et rappelle les autres liens, au moins confusivement: elle relève ainsi ce qu'il pourrait y avoir de purement matériel dans la volupté: elle entretient en moyen indirect p^r favoriser les communications et l'épanouissement des cœurs: elle fait contracter des engagements tacites d'une bienveillance réciproque.

La peur suffit p^r induire à tous les vices, y compris les vices. Il n'y a rien d'indéfini, que le lâche. L'effet de la terreur, est de rendre à l'égoïsme une suprématie absolue, et de faire disparaître tous les contre-poids qui servent à le retenir. Elle rompt tous les liens d'affection de l'homme: elle

entraîne une sorte de dissolution, de l'existence morale, la terreur
gèle l'âme comme la peur physique, gèle les membres.
Ainsi, la terreur détruit précisément, au paralyse, du moins, en
une des deux grandes puissances qu'il doit occuper de
cultiver: elle étouffe dans leur principe, et l'Amour de
bien et l'Amour l'Empire de soi. Qui tremble, ne sait plus
aimer et ne veut plus. On ne saurait donc concevoir une idée plus
fautive que celle d'employer indifféremment, la crainte comme
un moyen de régime moral. Comment s'imaginer de la Verté
pourrait-elle se produire du sein de la peur? Quel
sentiment généreux pourrait naître de la crainte? la crainte
ne saurait donner la notion du bien: elle peut, en donnant
au contraire une intelligence erronée: elle n'inspirera jamais
une pensée utile, une résolution louable. Un certain degré, et
un certain degré de crainte peut seulement être employé avec
avantage pour réprimer l'orgueil et l'impétuosité, et de la
violence: elle sert alors à rétablir l'équilibre sans plus et à
rendre à l'âme le gouvernement d'elle-même: c'est
à cette mesure qu'elle doit s'arrêter. Pour avoir quelque
chose, de salutaire, elle il faut qu'elle soit empreinte
de respect, qu'elle conserve ainsi quelque chose de moral:
c'est ce qui est abstrait, si elle sert d'expression au bien.
C'est la crainte de la mort, de la mort dans les engagements humains, ont toujours
eu quelque chose d'honorable dans le mépris de la vie, parce qu'il y avait quelque
chose de brillant, qu'elles que soient, d'ailleurs, les causes de ce mépris. Cependant
la crainte n'est point une chose méprisable: il n'est ni conseil, ni permis de s'en faire;
la compromission d'utilité n'est pas l'encouragement, mais une tentation coupable
et coupable surtout, lorsqu'une seule abstraction est le motif réel de cette
crainte de braver. La présence du danger est comme, un trait de lumière
qui fait avancer un grand nombre d'illusions et réduit les faux
biens à leur néant. Il fait mieux sentir aussi le prix de chaque instant
de notre existence.

Si des caquettes manivées!
Si des biqueules du grand tan
Je préfère à ces moqueries
Ma Jeanette, ma Jeanette

pure, gentille et bien jointe
Elle est fraîche et roudlette
Son œil noir est pétillant.
Proude, ne dit sans cesse

qu'elle a le sein trop saillant
C'est par ma main qui le preste
un bijou bien attrayant

Si, les caquettes ~~longues~~ manivées
Si, des biqueules du grand tan
Je préfère à ces moqueries
Ma Jeanette, ma Jeanette

tant son charme est dans la grâce.

Jamais rien ne s'embarrasse
Elle est belle, et toujours rit.

Elle dit naïvement
à parler y'd'avais n'apprit;
et cependant qu'aujourd'hui
Ma Jeanette a de l'esprit

Fi
He
ma

A table) dans une fête
cette espigaille, on tient tête
par les propos séduits.
Elle a le bair juste et pur,
fait les gens s'égayer, se réjouir;
Quand on s'en prie, elle quitte
elle suit de tous ses vœux

Fi

Belle d'amour et de joie
Jamais d'une riche veine
Son corsage n'est paré.
Sans une taille proprette
Son brioche est appétit
Et sans nuire à sa toilette
Je la chiffonne à mon gré

La nuit tant me favorise
Puis de, quelle ~~jeune~~ nuie
Puis d'inutile soupçons.
Des deux mains et de la bouche
Elle attire les desirs
Et, remplit vingt fois sa coupe
Dans l'ardeur de ses plaisirs

Fi

L'Amour, l'Amitié, le bon vin
sont agayer ce festin
Marque de tant d'étiquette
Tourlurette, tourlurette
bon vin, et jillette
L'Amour on fait la lion
partant et bien sur sa cor-
prend la nappe par serviette
Tourlurette, tourlurette
bon vin, et jillette

S'Amour as fait la leçon
partout, as d'eu sans faron
prend la rappe p't serviette
Turleurette, Turleurette,
brin min, et jillette

Que dans s'or murgent les grands
El ne faut à deux amans
qu'un seul verre, qu'une apuette
Turleure.

Sur un brin, point est au heureux.
On ne peut s'y plaire deux
mais une table et canchette

Li pauvrete qui as mit
à des brins à son habit
be fleurs ornans sa tailette

Mais que dis-y? Ah, Sans ce cas
Mettans plutôt habit bas
l'as on paraitre mieux faite
surin

Chantons, Margot et amours
Margot l'est et l'est taurnie
Quel'as peut bairer turgues
Qui turgues est chiffonnie
Qui: s'embraper dit un sot.
Qui: s'est s'humour de Margot.
Magnans as de ce plaisir,
Vins, Margot, vins qu'as te bair.
D'un lution elle a tant s'effrit
c'est son cuer de turtorelle,
Si le matin elle est le soir elle est

Quelle
Quas, se jacher, dit un sot
Qui: s'est s'humour de Margot
Vins, Margot, vins, qu'as se bair
Le verre on main, ouyer la
comme à table, elle bairille
Quel air, et qu'el, yne elle, a
Quand li Champagne, petille,
Quas, s'air dit, dit un sot
Qui: s'est s'humour de Margot
mote ta gudeur, à s'aise

S'Amour a point l'aservant
Tait s'Amour, p'u qui plande
Mais qu'elle il est bairant
S'entif p't d'yeux la parable
Qui: s'est s'humour de Margot.
El faut bien qu'il s'y plaise
Vins, M.

Margot tremble que l'hypocrisie d'Épouse n'ait encore
de sa main ces caresses. Juvénal l'épouse, qui l'embrasse
le dit tant à sa main. Mais sur plus d'un trésor
qui parfois lui rend service. Qui, l'est l'honneur de Margot.
Quoi! qu'on brade? dit un sot de l'épouse, fait main basse
Que fais-tu sur ta chaise

Elle tremble et pâlit
Pourt d'élages incomplets. Tandis qu'il la place
S'écrit cette bruyante. Il va briser le lit
A moins de d'autre couplets. Il va briser la glace
Avec diable la chansonnette. Mais pour au bruyant
Quoi! d'autre ou rien? dit un sot. Mais pour au bruyant
Qui, l'est l'honneur de Margot. Mais pour au bruyant
N'est-ce pas? dit un sot. Mais pour au bruyant
N'est-ce pas? dit un sot. Mais pour au bruyant

J'hypocrisie prend cette nuit
D'un amour dans sa rappe.
Qu'on se voit de leur réduit la belle en sanglotant
M. dans un coin de place. D'un amour dans sa rappe
Trem, flate et baple. D'un amour dans sa rappe
Trem, flate et baple. D'un amour dans sa rappe
Trem, flate et baple. D'un amour dans sa rappe

Margot tremble et pâlit
Pourt d'élages incomplets. Tandis qu'il la place
S'écrit cette bruyante. Il va briser le lit
A moins de d'autre couplets. Il va briser la glace
Avec diable la chansonnette. Mais pour au bruyant
Quoi! d'autre ou rien? dit un sot. Mais pour au bruyant
Qui, l'est l'honneur de Margot. Mais pour au bruyant
N'est-ce pas? dit un sot. Mais pour au bruyant

peu de choses, peu de passions même ont le pouvoir de se attacher à elles
fortement pour ne faire sortir de notre être l'âme seule, ne place entièrement
hors de nous propres limites; ne lui dévot, le bonheur d'une vie
nouvelle. L'ambition, l'amour de la gloire se entraînent, ne suivent
mais ne se retrouvent toujours en elles, ne sont toujours autres qu'elles; but,
notre triomphe se transporte, mais se laisse en soi même. L'argent,
au contraire, est d'être lui; son amour toute entière a passé dans
un objet et l'instant où il se retrouve en lui-même est l'instant
où il n'est plus. Malheureusement, l'âme n'est qu'une situation
de l'âme, il n'aime ne peut se être son état habituel; c'est un point
inflammable qui s'allume ^{en} elle, et qui la consume rapidement.
L'âme est l'agitation (de la vie, l'activité en est le repos, point
d'activité qui naît en un jour). Il est des passions violentes, qui in-
cessamment peut produire. L'âme, calme et réfléchi, a le droit
de choisir: l'âme, au contraire, toujours entraîné, se soumet sans réflexion
à l'appel de l'âme. Elle n'a pas encore examiné les chaînes qui la ^{demande} lient
et les part de l'âme. Les femmes ont le talent inné de saisir les nuances,
les rapports, les filiations secrètes de nos pensées, de nos goûts, de nos faiblesses,
qui leur donne ~~une~~ ^{la} supériorité sur nous. Nous ne régnons que par la force; elles gouvernent
par l'effet de leur art et de leur persévérance.

T T T T T

Tant le fabre fut chanure en son temps
 Singe il devent. ~~par~~ l'art des tisserands.
 puis en leur beaud. des pilans le preslerent
 Il fut papier. lent cerceau à l'encre
 De visions à l'ennui le chargerent
 puis on le brule il vola dans les airs
 Il est fumée aussi bien que la gloire
 De si beaux vœux quelle est l'histoire
 Tant est fumée, et tant on fait sortir
 grand vent qui fait on englantir.

L Dalfaire

De tronc qui mûrissent sa rigueur il laisse un ^{jeu} ^{de} ^{la} ^{vie}
 de branches une fois détachée ^{une} ^{vide} ^{apparence} dans sa
 ne reprend jamais sa fraîcheur ^{l'âme} ^{appauvrie}
 et il en arrasse en vain la fleur
 qu'une racine est dépouillée
 De mes jours, le fil est usé
 Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse,
 je suis mort en ^{l'âme} ^{de} ^{la} ^{place} ^{qu'il} ^{occupait}
 et la place qu'il occupait
 ne peut jamais être remplie
 Parny.

De mes jours, le fil est usé
 Le chagrin dévorant a flétri ma jeunesse,
 je suis mort en ^{l'âme} ^{de} ^{la} ^{place} ^{qu'il} ^{occupait}
 et la place qu'il occupait
 ne peut jamais être remplie
 Parny.
 première illusion, de mes premiers beaux jours
 Celle enchantement, des premières amours!
 O fraîcheur du plaisir! O volupté suprême!
 Je en connus jadis, et dans ma douce erreur
 Je crus croire que le bonheur
 Durait autant que l'amour même
 Mais le bonheur fut court, et l'amour me transporta

Après l'écroulement de sa fille chérie.
Le vieux urgent se distrait de ses maux
Et, d'une main que la balle émeutrice
Force en vain, sur ses petits genoux.
Alors, tranquille au milieu du toit hanpète
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois, le n'est pas tant de maître
Dieu, mes enfants, de Dame un beau trepas.

Dans une petite république, presque ignorée, parmi nous, et que
la politique des trois souverains, qui n'ont pu s'accorder, par sa
proximité, a laissée debout sur les débris de la Pologne, presque
perdue de Cracovie, est la Montagne de Vascivsko ^{aussi} Branistawa,
mat composé de deux autres mots qui signifient défendre
la gloire. C'est sur cette montagne, que les polonais, ont
osés élever un monument, que le Despotisme ne peut, abattre,
ni aucune révolution détruire, ni le temps même outrager.
Ce Monument n'est donc ni une statue, ni une colonne,
ni une obélisque, c'est une montagne élevée sur une autre
montagne. C'est un ouvrage de géant, saque ^{terminé} continué
pendant plusieurs années, et qui a eu pour but, non
de déshonorer quelque Jupiter de la terre, mais d'honorer, éternelle-
ment un grand citoyen qui avait défendu l'indépendance
de son pays. Les tombes du héros, n'a point été placée au
sommet du monument, elle reste encore dans l'enceinte de la
ville, sur la Montagne de Wawel, au sud avec Romantow,
Vascivsko partage l'honneur de la sépulture des Rois, et a
sa place près du grand Labieski. Un lustre entier, a été con-
sacré à la création de cette Montagne; on a saisi dans
toute la Pologne, dans la Lithuanie, et quelques dans l'ancien
Empire des Russes, tant de la province de Minsk, la noblesse, le
peuple, (les femmes, les vieillards, les enfans, ont ramassé la terre,
en main la bêche). Des rubans, des banderoles, étaient attachés
aux boutonnières, qu'un sexe, qui a des imitations par la gloire, et qui
les sait les transmettre et les exciter, dispartait aux hommes, l'honneur
de les faire ramper sur les flancs de la Montagne de leur suivre
grander les bruits intiers. C'était l'enthousiasme ^{de tout un} d'un peuple,
c'était l'élan patriotique d'une nation qui offrait dans
le présent, le chercher dans l'avenir.
Ceux que l'indigence retenait, ceux qui trop affaiblis par l'âge ne pouvaient
travailler, ouvraient des contributions volontaires, et portaient une

a l'or du ciel & voler le Fenier du pauvre, avec le produit
de cette souscription nationale, un Comité composé de professeurs
de l'Université, de l'Académie et de la Société des sciences de Crac.
& qui acheter, le terrain, qui descend de la montagne de Branistawa,
et une vallée qui est à ses pieds, p^r y établir, une colonie de vétérans,
sans le nom de Luscewsk. Cette colonie sera un noble asile aux
guerriers qui ont servi au héros, et qui combattront avec lui p^r
la liberté. Q'ici on méprise, de voir enlever un monument d'at-
tention, sur un des faits les plus mémorables de nos jours: il est
que les nations savent toujours manifester leurs sentiments, et
voici encore une époque si haute et si nouvelle, un peuple qui
ne peut s'exprimer ni p^r la parole, ni p^r les écrits, et qui parle
p^r les montagnes. Les grands intérêts.

Si toutes les facultés morales de l'homme apprennent à la religion,
la religion, elle pendant à leurs vœux, vient à leur secours pour leur apprendre la
plus favorable culture. La providence a voulu que, par la grande universalité
des hommes, le sentiment religieux placé par elle dans leur cœur, s'atten-
dît par elle, que l'apparition de cette pensée si simple dans sa sublimité,
qui leur révèle le bienfaiteur suprême, le sentiment se dégage alors d'une
manière aussi naturelle que l'amour filial dans le cœur de l'enfant, dès
qu'il connaît son père. Partir, alors chaque jour par l'expérience et la réflexion,
il germera un fruit de la conscience, comme dans son sein natal: il expliquera
quand, achèvera tout ce qu'il y a de moral, dans l'homme, sans lui.
La création intelligente n'est plus qu'un être au sein: on dirait un fruit
qui tombe de l'arbre universel de la création, comme on a vu que
atteindre à sa maturité. A l'origine de la civilisation on voit la religion se
montrer comme la première institutrice, des sociétés humaines: elle est la mère
des arts, des sciences, des mœurs et des lois elles-mêmes: à mesure que
la civilisation se perfectionne, elle apporte une lumière toujours plus
 vive; et en formant dans les applications relatives à la morale, et au
bonheur, elle en devient plus bienfaisante, plus grande, et plus pure.
De même, elle, comme, à verser dans le cœur de chaque enfant les
premiers enseignements de ce qui est juste et bon; c'est elle qui lui fait
partir de l'intérieur du cœur, après avoir accompagné l'homme, dans
toutes les épreuves de la vie, elle lui apporte de nouvelles forces, et
de nouvelles perspectives, lorsque, ses organes s'affaiblissent et que les
choses terrestres s'affaiblissent terrestres s'annihilent pour lui. Jamais
elle n'apparaît plus touchante et plus auguste, que lorsqu'elle vient
éclairer les ses derniers vœux, au lit de la vieillesse, de notre vie.
C'est en aimant qu'on apprend à aimer: c'est en aimant ce qui est vraiment digne
d'être aimé qu'on comprend l'Amour. L'Amour, au sein de la religion, oronne
un époux, sa source originelle: il en fleurit, sans cesse, vivant et ramené d'une
jeunesse nouvelle: il s'élève, au foyer domestique; de là il s'étend sur toute la terre
avec une abondante plénitude, il se multiplie, agit, féconde, embrasse
et élève. La religion, seule, donne la main, les cœurs, explique la nature de la
cause; car il n'y a qu'une cause, sans la cause première: or la vraie science
n'est que la théorie de la causalité. La religion est la flamme de la vie véritable:
elle est la religion à un enseignement intérieur; elle promène le
regard et la réflexion sur tous les secrets de l'âme. Elle est l'anneau
suprême des grandes coordinations, la haute vibration qui allie le visible
à l'invisible, le connu à l'inconnu, l'univers à la pensée. La religion

ciel pur, d'une nuit étoilée, l'air que nous respirons, l'air, la lumière
elle-même, tant nous parle du Créateur. Le culte extérieur, se répandant
sur la terre comme une rosée céleste, ainsi se, consacre, l'œuvre la
seine imposante de la création, en s'adressant à elle. Le culte intérieur,
favorisé par la méditation

un fr. qui nous pénétrera dans mon cœur
La Philosophie étudie l'homme et la nature; elle examine les lois
de l'homme et celles des facultés qui nous élèvent au sommet de l'univers;
elle a fait sortir trois grands résultats: la vérité, le bonheur et le
devoir. éclairée par cette étude, et s'élevant au delà de l'espace et
des temps, au delà des monde visibles, elle en a vu, tant l'est, vit et
se meurt, elle nous a les plus nobles des créations de nos mains de
la religion qui seule peut expliquer et accomplir sa destinée.
Ainsi de ce beau don, de l'intelligence et de la raison, départi à l'homme
-nité, elle fait un acte, et solemnise l'hommage, à son auteur. Joyeuse et
fière d'avoir ainsi renoué la chaîne des êtres, et achevé son ouvrage, tout
raisonnable qu'elle: elle redescend sur la terre, recueillant les influences de cette
adaptation sublime; elle trouve, dans la religion, la source d'une nouvelle
vie, d'une nouvelle lumière, et se sent animée d'une plus haute sagesse.
La philosophie, se plaçant, avec respect, dans le cortège de la religion, ne s'effraye point
d'accompagner l'homme dans cette nouvelle et haute existence: elle lui
enseigne, à cultiver, ses facultés dans la religion qui montre le prix
et l'usage à faire de meilleur usage: elle aidera à prévenir, à rectifier
des erreurs que la religion elle-même désavoue (et déplore; elle rendra
la religion plus honorable encore et plus utile aux yeux des hommes,
en se faisant utile, en racontant ses bienfaits.

Sur un œuil, battu par la vague, plaintive
Le Mantonnier de l'air, voit blanchir sur la rive,
Un Tambour pris du bord, par les flots déposé
Le temps n'a pas encore bruni l'étrange pierre)
Et dans le vent siffler, de la rance et de la lie,
au destinée un sceptré, brisé.

Qui gît - point de nom, - demander à la terre
le nom? il est inscrit en sanglant caractère
des bords du Canais, au sommet du ledar

Sur le bœuf, et le maître, et sur le sein des braves
Et jusques dans le cœur, de ces traqueurs d'esclaves.

Qu'il poulait tremblant sous son char

^{c'est à acheter tout en poche}

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici languir bas, l'autre l'autre prononce,
Sur l'aile de la Tendre, aussi l'un ne ~~sala~~.

Jamais d'annoncer pied, martel, tel le pied qu'un muffle

N'imprima, sur la terre ^{une} de plus fortes traces
Et ce pied s'est arrêté là.

Il est là, sous trois pas un enfant le mesure!

Sur ombre ou rend pas même un léger murmure

Le pied d'un ennemi fault de pied son cercueil.

Sur ce front paillardant le marche par l'éclat d'une

Et un vent se l'entend que le bruit manatane,

D'une saque contre un cercueil.

Te tombe et ton bœuf sont couverts d'un nuage

Mais pareil à l'éclair tu sors d'un nuage, nuage

Tu paillardas le monde, avant d'avoir un nom.

Tel ce Nil dont Memphis bûit les nagues grandes

Avant d'être nommé fait haïr l'onde ses ondes

aux solitudes de son nom.

Les Dieux chassent l'ombre, les braves étaient vides,

La Victoire te prit sur ses ailes rapides.

D'un prêtre de l'Égypte la gloire te fit Roi.

Le dieu d'or s'enfuit entraînant dans la course,

Les maîtres, les Dieux, les Dieux - refaite vers sa source

de l'onde d'un pas devant toi.

Ainsi, dans les ailes d'un impuissant allier
Quand un siècle vieilli, de ses mains se détache
Enjettant dans ses bras un cri de liberté
Un héros tant-à-coup de la prendre se lève
Le frappe, avec son sceptre... il s'enfuit et le rêve
Fondu dans la vérité.

Où l'on trouve honneur, liberté, ces mots que l'homme adore
Quelqu'un vient p't-être comme l'airain sanare
Dont un stupide écho répète au loin le son.
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprend rien - las - que le cri de l'épée
Et le mal accord du clavier.

Suprême et dédaignant ce que la terre admire
Tu ne demandais rien au monde, que l'Empire;
Tu marchais... tant abstrait et ait ton ennemi
Ton volonte, allait comme ce trait rapide
qui va frapper le but au regard le guide
Même à travers un cœur ami.

tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes
L'état resplendissant de l'aube sur les armes
Et ta main ne flattait que ton léger coursier
Quand les flots ondoyans de sa grêle ornière
Sillonnaient, causant un vent, la sanglante grappe
Et que ses pieds brisaient l'acier.

tu grandis sans plaisir, tu tombes sans murmure.
Ain d'humain ne battait sur ta cuirasse armée
sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
tu n'avais qu'un regard qui mesurait la terre
Et des sorres qui s'enbrassent..

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire
Tandréger l'Univers des splendeurs de ta gloire,
Toulor d'un même pied les tribuns et les déus:
Surger un gang foudroyant dans l'amour et la haine
Et faire frémir sous le pied qui l'enchaine
Un peuple échappé de ses lois

Être d'un seul entier le pense et la vie
Enlever le paillard, dévorer l'ennemi
Élever, raffermir l'Univers incertain:
Plus sinistres darts de la foudre qui grandit
Furent puis contre les Dieux, pour le sort du monde
Quel dieu !!! et a qui ton dextin

tu tombes cependant de ce sublime / part;
Sur ce rocher désert qui se lève en fureur
Tu vis tes ennemis dévorer ton montan
Et le sort, a nul Dieu qui adosse ton aile
Dernière pensée t'avorda et s'apace
Entre le trône et le tombeau

Si tu pourrais jamais guérir ! ô ma lyre !

Si dans l'émouvement des vagues du respire

À travers les rameaux

Où s'andé, qui murmure en caressant les vagues

Où le roucoulement des colombes plaintives

Jaillant aux bords des eaux

Si carosse ce ruisseau qu'un souffle heureux anime

Ses vagues exhalaient ce langage sublime

Si l'in secret des cœurs

Que, dans le soir, sur un air d'esprit seul s'inspire

Les anges amoureux se parlent sans parole

Comme les yeux aux yeux.

Si de ta douce voix la flexible harmonie

Carpeant doucement une âme épanouie

Que souffle et s'inspire

La berceait mollement sur de vagues images

Comme le vent du ciel qui berce les nuages

Dans la prairie du jour.

Tandis que sur les fleurs, mon amante sommeille,

Ma voix murmurerait tout bas à son oreille.

Des sanglots, des accords

Aussi pour que l'estase ait son regard me plonge

Aussi dans que le son que ne apporte un sang

Des ineffables bords.

Ouvre les yeux, disais-je, ô ma seule lumière !

Laisse-moi, laisse-moi, être dans ta pauvreté,

Ma vie et ton amour

Ton regard languissant est plus cher à mon âme
Que le premier rayon de la celeste flamme
Aux yeux privés du jour

Un de ses bras fléchit sous son can qui le presse
L'autre sur son beau front retombe avec mollesse
Et le couvre à demi :

Telle est sommeiller la blanche tourterelle,
Couchée sur son d'albâtre et ramène son aile
Sur son œil endormi

Stroph. Deliaucque

De lumière et d'obscurité

De néant de néant et de gloire étouffant à pleurillage
Astre fatal aux vœux comme à la Liberté;

Au plus haut de ton vœux porte par un aragle

Et par un aragle en porte,

toi, qui n'as rien connu, dans ton sanglant passage

D'égale à ton bonheur, que ton adversité;

Deux sautes, sans tes pieds les manteaux couvrant leurs têtes

Tourneraient un chemin triomphal;

Les éléments saisis attendaient ton signal;

D'une nuit pluvieuse sortait les tour pêtes

pour éclairer les fêtes

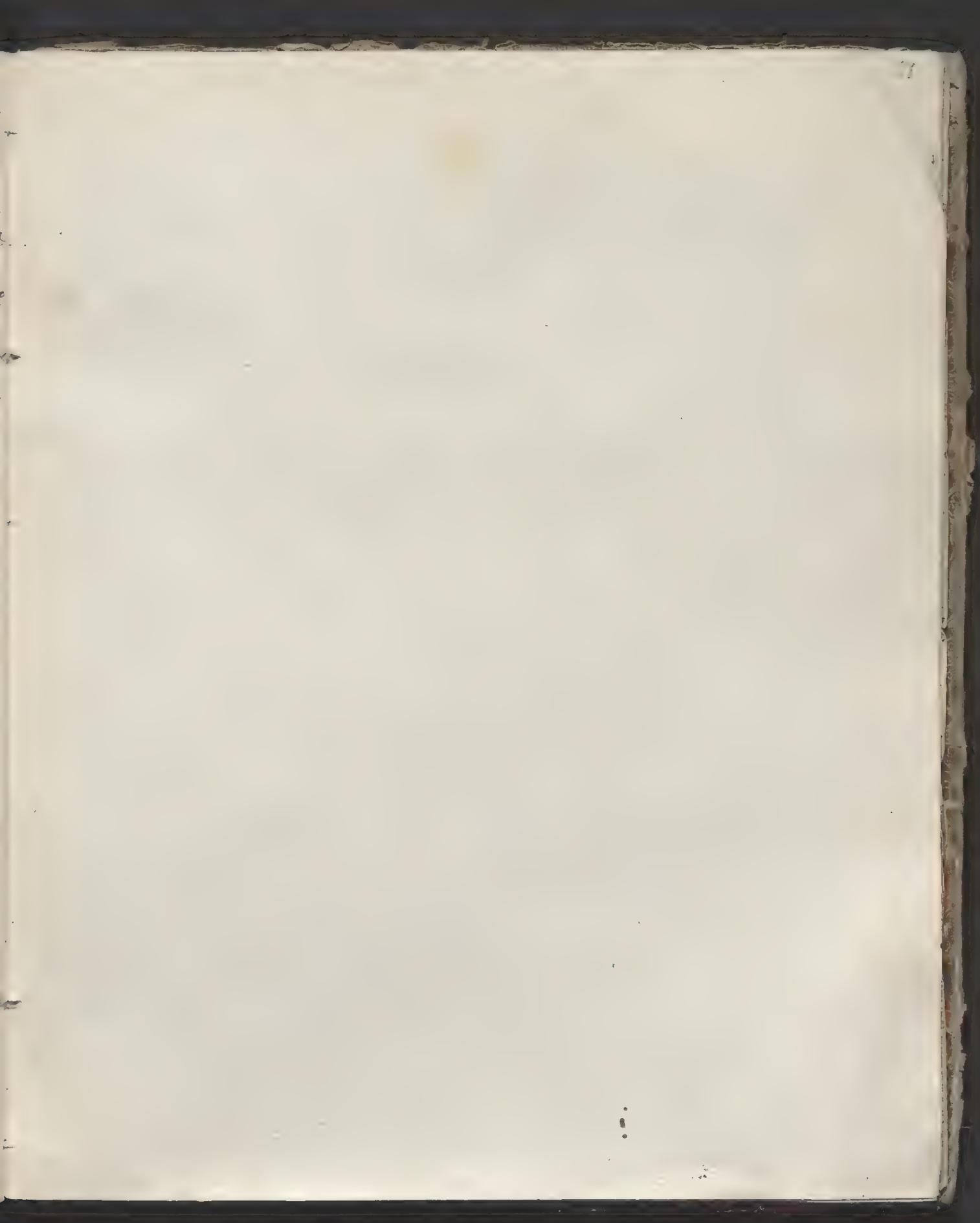
Le soleil t'annonçait sur ton char radieux

L'Europe t'admirait dans une horreur profonde

Et le sein de ta voix, un signe de tes yeux

Donnait une ressource à la terre.

Le Calapp nappé, adapté aux limites du monde, au pied en Europe et s'étire
en Asie, étend ses vastes bras du Nord au midi et du levant au
couchant, sur un espace de 600 lieues du pays. Sans parler des provinces
asiatiques, sur lesquelles les Chars s'arrogent une haute et digne domination,
ils avaient encore les premiers potentats de l'Europe, l'Empereur,
si la force des états, s'évaluait en lieux carrés. Le nord est une glace
au Nord; au midi la Tartarie indépendante et la Tartarie
chinoise: au couchant, la Laponie, le golfe de Suède, la mer
Baltique et la Pologne; au levant, la mer pacifique
et les mers particulières qui prennent leurs noms des côtes
qu'elles baignent, tel est le monde immense, qui réunit les
régions diverses connues sous le nom de Russes.



Libre sauvage, impétueuse et impudente. Dans ses inspirations
hardies et même dans ses écarts, la littérature romantique est
l'interprète de la nature, des passions, des souvenirs, du moyen
âge, et des superstitions, du cœur. Un jeune créateur mé-
rité, avec des valeurs nouvelles les magnifiques
tableaux de L'Honnier et sait donner la vie aux sujets
inanimés: ses descriptions de la nature et charment d'autant plus
qu'elles la peignent moins par sa forme matérielle que par les
sentiments sensations qu'elle nous fait éprouver. Indépendant
qu'il son caractère comme par sa fortune, dédaignant avec
fierté les règles de l'art pour s'abandonner sans retenue à l'impulsion
du moment et aux inspirations du moment même.
Du génie le plus capricieux, Lord Byron exerce une sorte
de tyrannie tyrannique sur ses lecteurs, qu'il entraîne
entraînant la sombre énergie de son âme le vague
melancolique de ses souvenirs, et la voix solennelle de
et terrible de ses douleurs et de ses repentiments. Il ne s'agit
dans ses vers des mêmes attributs, et audacieux sans appel. Il
suffit pour mettre en scène ses propres passions et sa vie.
Il parle aux cœurs de ses lecteurs et leur fait partager, presque
malgré eux ses émotions, ses espérances et jusqu'à son désordre de
ses pensées. Tout dans la littérature moderne deux écrivains dans
l'ascendant extraordinaire sur les esprits de hommes à jamais
existé dans leurs ouvrages qu'en eux mêmes. 7°. Lord Byron et
Byron: deux hommes dont notre sympathie se laisse
brûler d'une conception profonde, et par une sensibilité si
plus souvent sensible par l'âme ou l'âme, mais il est un instinct
plus durable, et plus fort qu'à proprement parler, que l'autre profond
meure, et dont la source est dans cette individualité, profonde
qui identifie continuellement l'écrivain avec ses ouvrages. Il
aime à décrire le ton habituel de l'âme d'un homme de
génie à travers le voile de la poésie et de la fiction. Les créations
de Dante et de Byron sont leurs images, leurs profils, ainsi il est

voici de treize années nouvelles, et classés dans un jour différent,
mais ayant toujours les mêmes formes, le même maintien
et les mêmes traits. Le caractère personnel n'est pas celui qui
a reçu le dessin de la vie, mais par conséquent l'autre, et
aux ouvrages dans lesquels il s'agit d'être indépendant de la conduite, et susceptible du bien
et du mal). . . D'après ces deux N. et B., ont rempli
leurs ouvrages du développement de leurs caractères, et
révélé au monde les secrets de leur être, et les mystères de
la nature de l'homme. Deux ouvrages produisant toujours
des impressions vives et fortes: il est en charme, qui ne peut
jamais s'évanouir, et celui qui le fait, le charme, l'acte.
Les impressions douces de la nuit, de cette union d'argent, de la
papier, de cette heureuse alliance de mots harmonieux qui
ravissent l'oreille qui les écoute, et les livres qui les promettent.

Il s'est trouvé dans tous les temps, des hommes qui ont su commander
aux autres par la puissance et le parole. Ce n'est néanmoins que dans
les siècles féodaux que l'on a bien su et bien parlé. Le véritable
dignité suppose s'exerce du genil et la culture, de l'esprit.
Ils ont bien, difficile différente de cette facilité de parler,
qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux
dont les papiers sont portés, les organes souples, et l'ima-
-gination prompte. Les hommes sentent aisément, s'affectent
de même. Ils communiquent fortement au dehors. A force d'impression
qu'ils transmettent aux autres leur enthousiasme
et leurs affections. Que faut-il qu'entraîne le multi-
-plicité et l'émotion s'entraîne? Que faut-il qu'ébranle la plupart
même des autres hommes et les persuade? on leur véhicule
et pathétique, des gestes expressifs et puissants, des paroles
rapides et sonantes. Mais pour le petit nombre de ceux
dont la tête est formée le goût délicat et le sens exquis
et qui comptent qu'ils ont le ton, les gestes et le vain son de
mots, il faut des choses, des pensées, des raisons: il faut varier
les pensées, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas
de frapper l'oreille, d'occuper les yeux: il faut agir sur
l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. Le style n'est
que le mouvement d'ordre et le mouvement qu'on met dans
ses pensées: si on les enchaîne strictement, si on les serre, le style
devient froid, morose et concis: si on les laisse s'écouler
librement, et ne se guide que par la force des mots, quelque
-qu'ils soient, le style sera diffus, lâche, et traînant.
Mais avant de chercher l'ordre, dans lequel on présentera ses
pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus
fixe, qui ne doit être autre, que les premières vues et les
principales vues: c'est en marquant leur place sur ce premier
plan, qu'on peut en ordonner, et que l'on en commande
l'ordonnement. C'est en se rappelant sans cesse les premières
vues, qu'on déterminera les petites intervalles qu'il y a entre
les idées principales et secondaires qui serviront à les remplir.
Le plan n'est pas encore le style, mais il en est la base: il la

il le sentant, il le dirige, il règle son mouvement et
le soumet à des lois: Sans cela le meilleur écrivain s'égare,
sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure
des traits irréguliers et des figures discordantes. Bref
ce ne sont que des ouvrages ^{de} faits de pièces de rapport,
et ne sont point fondus d'un jet.

L'homme incapable de rien créer, incapable à rien
imaginer, dont le type n'existe point dans la nature,
pas même une plante ni un insecte, au une simple portion
de la plante ou un insecte, il n'a pas non plus créé au
moindre Dieu. Il s'a donc trouvé en lui, puis qu'il en a lui la
perception, et hors de lui, puisque, suivant les penseurs les
plus célèbres, le lui est sensible par les sens. Or, le principe
du culte est coexistent en nous au germe de la vie. Le culte est une partie
intégrante de toute religion, ainsi que la parole est l'élément obligé
de la pensée. La religion se manifeste par le culte, comme la
pensée par la parole. En bonne métaphysique, il est fort
douteux que l'esprit peut agir sans les signes auxiliaires de
ses combinaisons, et qui lui servent, à en constater les résultats.
Le culte qui accorderait trop aux sens, soit qu'il tendit la
partie faible et voluptueuse de notre ~~âme~~ nature, soit qu'il
voulut se constituer en effrai permanent devant le ciel, ne
répondrait ni à tous nos besoins ni à toutes nos exigences. Trop
dégagé de formes, le culte laisse l'âme sans posture: au la nourrissant
d'idées fantastiques, il s'égare et s'incline à cette vie de rapports que
la religion est appelée à éliminer, jamais à détruire. Toute belle,
toute spirituelle, que soit la notion d'un être suprême, créateur,
conservateur, punisseur, rémunérateur, c'est-à-dire bon et juste,
elle demande à être rendue sensible, si on ne veut qu'elle échappe

à la plupart des hommes. Or, il faut lui donner des traits
auxquels on puisse le reconnaître, il faut qu'il se soit affecté
sous un est. emblème quelconque. Les saints se raient-ils avec
David, racontent la gloire de l'éternel, et c'est vers le prin-
= ment que on pourra diriger ses regards. Dans cette observa-
= tion il y a du vrai: elle recueille même de grandes idées:
comme généralité, elle est aussi defectueuse; qui insuffisante
dans son application. Certainement cette éloquence innée de la
nature et de la nature étalée va jusqu'à mon cœur: mais elle
est de tant tous les jours et de tous les moments: on
s'y accoutume bientôt: on finit par regarder, sans voir, par
écouter sans rien entendre. Certains hommes, peuvent jusqu'à
un certain point, dégager leurs perceptions des sens, et
encore ils ne sauraient s'approcher du trébuchet que leur doit
toute creature mixte. A quelque hauteur, qu'ils partent
leur vision, ils les défient de s'occuper d'un objet qui ne leur
fut rappelé par aucun signe. Si Dieu devient pour eux
absolument abstrait, si il leur est donné de le concevoir comme
esprit pur, comme esprit immatériel, quand ils voudraient
arrêter leur pensée, la moindre chose à laquelle ils
se verraient obligés, de le rattacher, encore au spectacle

55

de la Nature dont il emprunte la voie pour arriver à notre
cœur).

plus y a absence l'action et réaction des forces de la Nature, agissant les
unes sur les autres, plus se trouvent, que d'effets en effets, et faut toujours
remonter à quelque volonté pour première cause, car supposer un progrès
de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot,
tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir,
que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés, n'agissent
que par le mouvement, et il n'y a point de véritable action, sans
volonté. Je vois l'âme, qui une volonté met l'univers et anime la
Nature. Sa volonté n'est comme plusieurs actes, non par la Nature.
Je connais cette volonté comme cause matérielle, mais concevoir la
matière productrice de mouvement, c'est clairement concevoir un
effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien. Quand on en
parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte
quelque véritable idée à notre esprit.

Malgré l'autorité d'un prince n'est point limitée par les
lois, il est dans la nature des hommes et des choses, que la honte dégénère
en faiblesse, la générosité en prodigalité, l'économie en avarice, la
justice en cruauté; ainsi le seul gouvernement monarchique con-
= forme à la morale est celui qui empêche les vertus du prince
de se corrompre, qui donne un appui à la faiblesse, des entraves
à sa force, et le retient de toutes parts dans les limites de la
justice: c'est le gouvernement dont le prince ne peut mal faire.
C'est le gouvernement représentatif, la plus sublime et la

ne s'est-il été que par

et la plus utile découverte de l'esprit humain. En effet, qu'elle admi-
-nable conception de la royauté, qu'un ordre de choses qui garantit
à la fois, la puissance du monarque, et la liberté des sujets; qui
rend inviolable la personne de celui-ci; et les droits de ceux-ci;
qui fait peser sur les seuls ministres la responsabilité des actes du
gouvernement dont ils sont chargés de diriger l'action dans le cercle
que la loi leur a invariablement tracé, et dont ils ne peuvent
sortir sans s'exposer à sa vengeance.

On s'est avoué à regarder la philosophie, comme destructrice
de toutes les croyances du cœur: elle serait alors la véritable
ennemie de l'homme: mais la philosophie de Platon établit
le sentiment comme un fait, comme le fait primitif de
l'âme, et la raison philosophique comme destinée seule-
-ment à rechercher la signification de ce fait. L'enigme
de l'univers est l'objet des méditations perdues d'un grand
nombre d'hommes, dignes aussi d'admiration puisqu'ils
se sont sentis appelés à quelque chose de mieux que ce
monde. Les esprits d'une haute lignée, errent sans
appui autour de cet ^{aspirer} l'absolu sans fin: mais néanmoins, il
faudrait sans détourner, car l'esprit se fatigue en
vain dans ses efforts qu'il escalade le ciel.
J'imagine de la ^{de la} pensée à occuper tous les
véritables philosophes. Y a-t-il deux natures

52
dans l'homme? S'il n'y en a qu'une, est-ce l'âme
ou la matière? S'il y en a deux, les idées viennent-
elles par les sens, ou naissent-elles dans notre âme, au
bien sont-elles un mélange de l'action des objets
extérieurs sur nous et des facultés intérieures que nous
possédons? La troisième question, qui a divisé de tant
d'impies le monde philosophique, est attachée à l'examen qui
touché le plus immédiatement à la vertu: savoir, si la fatalité
ou le libre arbitre décide des résolutions des hommes.
La métaphysique qui s'applique à découvrir la source de
nos idées, influence puissamment par ses conséquences, sur la
nature et le force de notre volonté. Tant semble attester
en nous-mêmes l'existence d'une double nature: l'influence
des sens, et celle de l'âme, se partagent notre être, et selon
que la philosophie penche vers l'une ou l'autre, les opinions
et les sentiments sont à tous égards, diamétralement opposés.
On peut aussi désigner l'impie des sens et celui de la
pensée par d'autres termes: il y a dans l'homme, ce qui
perit avec l'existence terrestre, et ce qui lui survit, ^{peut}
ce que l'expérience fait acquiescer, et ce que l'instinct
moral nous inspire, le fini et l'infini; mais, de quelque
manière, que l'on s'exprime, il faut toujours convenir
qu'il y a deux principes de vie différents dans la créature
susceptible à la mort et destinée à l'immortalité.
L'esprit humain, dit Luther, est comme un paillard ivre à cheval,
quand on le relève (d'un côté il retombe de l'autre). Ainsi l'homme
a flétri sans cesse entre ses deux natures; tantôt ses pensées

le dégagèrent de ses sensations, tantôt ses sensations
absorbèrent ses pensées, et successivement il voulait tout
rapporter aux unes et aux autres: il me semble néanmoins
que le moment d'une doctrine stable est arrivé: la
métaphysique doit subir une révolution semblable
à celle qui a fait Copernic dans le système du
monde: elle doit replacer notre âme au centre, et la rendre
en tant semblable au soleil autour duquel les objets
célestes traient leur cercle et dont ils empruntent
la lumière. L'âme est un foyer, qui rayonne, dans tous
les sens: c'est dans ce foyer que consiste l'existence;
toutes les observations et tous les efforts des philosophes
doivent se tourner vers ce moi, centre et milieu de
nos sentimens et de nos idées. L'analyse, ne pouvant
examiner, qui en divisant, s'applique, comme le
scalpel, à la nature morte: mais c'est un mauvais
instrument, pour apprendre à connaître ce qui est vivant;
et si l'on a peine à définir par des paroles, la
conception animée qui nous représente les objets tout
entiers, c'est précisément parce que cette conception
tient de plus près à l'essence des choses. Diviser pour
comprendre, est en philosophie un signe de faiblesse,
comme en politique diviser pour régner. Locke, fonde
sa doctrine sur les sensations, qu'il considère, comme l'origine de nos
idées. Il s'attache particulièrement à prouver qu'il n'y avait rien
d'inné dans l'âme: et il metait toujours, au sens du mot idée, une
doublement acquis, par l'expérience: les idées ainsi conçues sont le

57
résultat de des objets qui les excitent, des comparaisons qui les embellissent
et du langage qui en facilite la communication. Or il n'en est de
même des sentiments, ni des dispositions, ni des facultés qui
constituent les lois de l'entendement humain; comme l'attraction
et l'impulsion constituent celles de la nature physique.
Vulgar, prêt à la lettre, la philosophie qui fait servir toutes ces
idées des impressions, des sens: il n'en craignait point les conséquences
et il a dit hardiment que l'âme était soumise à la nécessité
comme la société au Despotisme: il admet le fatalisme
des sensations par la pensée, et celui de la force par la pensée,
les actions. Il anéantit la liberté morale comme la liberté
civile, pensant avec raison, qu'elles dépendent l'une de l'autre.
Il fait Bref, il ne reconnaît sans l'homme, que l'impression des
impressions du dehors. Si le hasard de la naissance et de l'éduca-
tion décide de la moralité d'un homme, comment pourrions-
nous l'accuser de ses actions? Si tant ce qui compose notre
valeur n'est que des objets extérieurs, chacun peut en
appeler à ses relations (particulières par motif) tant de
sa conduite: et sautant ces relations différentes entre tant
entre les habitants d'un même pays qu'entre un Asiatique
et un Européen. Si donc la circonstance devait être, la
divinité des mortels il serait simple que chaque homme
ait une morale ^{qui lui fait} propre, ou plutôt une absence de morale, qui
lui fait propre, à son usage: et qu'il interdise le mal, que les
sensations pourraient conseiller, il n'y aurait de bon
à dire à apprendre, que la force publique qui le punirait.
Or, si la force publique commandait l'ingratitude, la
question se trouverait résolue: toutes les sensations
seraient maîtres, toutes les idées qui conduiraient à la

à la plus complète dépravation.

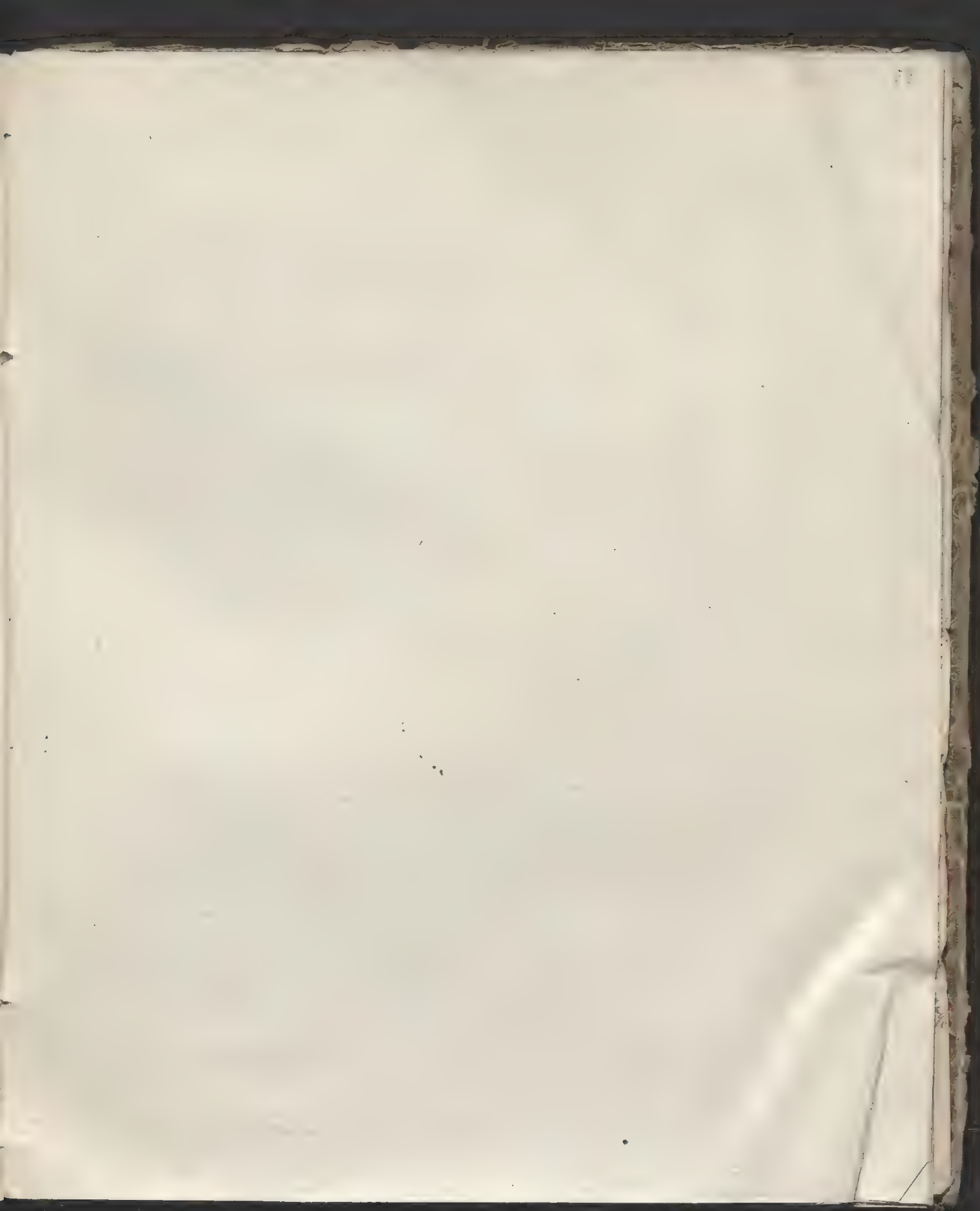
Un philosophe français a dit, en se servant de l'expression la plus rebutante, que la pensée n'est qu'une autre chose, qu'un produit matériel du cerveau? Cette déplorable définition est le résultat le plus naturel de la métaphysique, qui attribue à nos sensations l'origine de toutes nos idées.

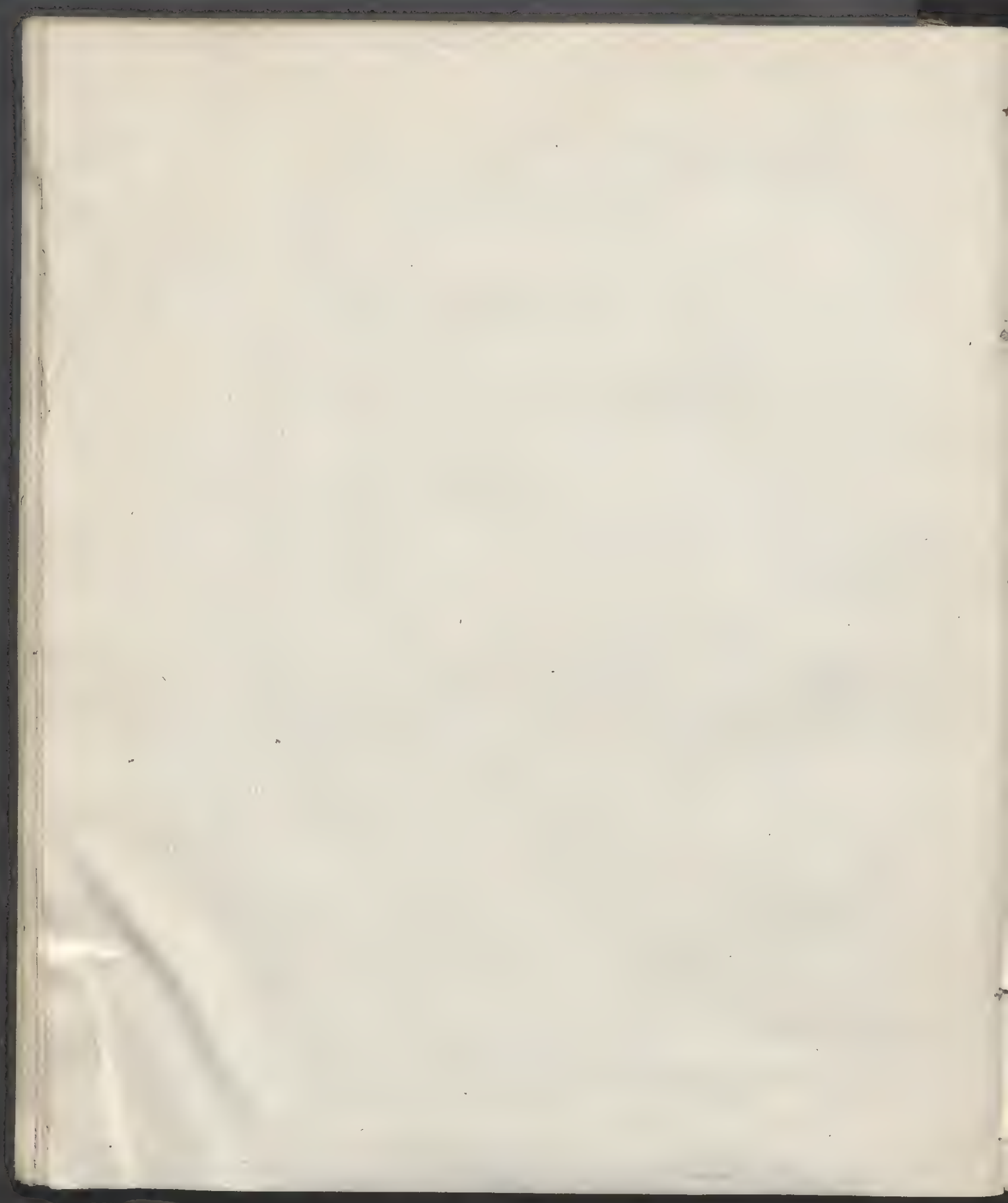
On a raison si c'est ainsi, de se demander de ce qui est intellectuel, et de trouver incompréhensible tout ce qui n'est pas palpable. Il en résulterait, que nos impressions et nos souvenirs ne sont que les vibrations prolongées, d'un instrument dont le hasard a joué, qu'il n'y a que des fibres dans notre cerveau, que des forces physiques dans le monde, et que tout, peut s'expliquer d'après les lois qui les régissent. L'homme dis-les, ne serait plus, qu'une mécanique de plus, dans le grand mécanisme de l'univers: ses facultés ne seraient plus que des rouages, sa morale un calcul, et son culte, le succès. La métaphysique, qui déplace le centre de la vie, en supposant que son impulsion vient du dehors, déprave l'homme de sa liberté et le détruit elle-même; car il n'y a plus de nature spirituelle. Dès qu'on s'unite tellement à la nature physique, que ce n'est plus que son respect humain, qu'on les distingue encore,

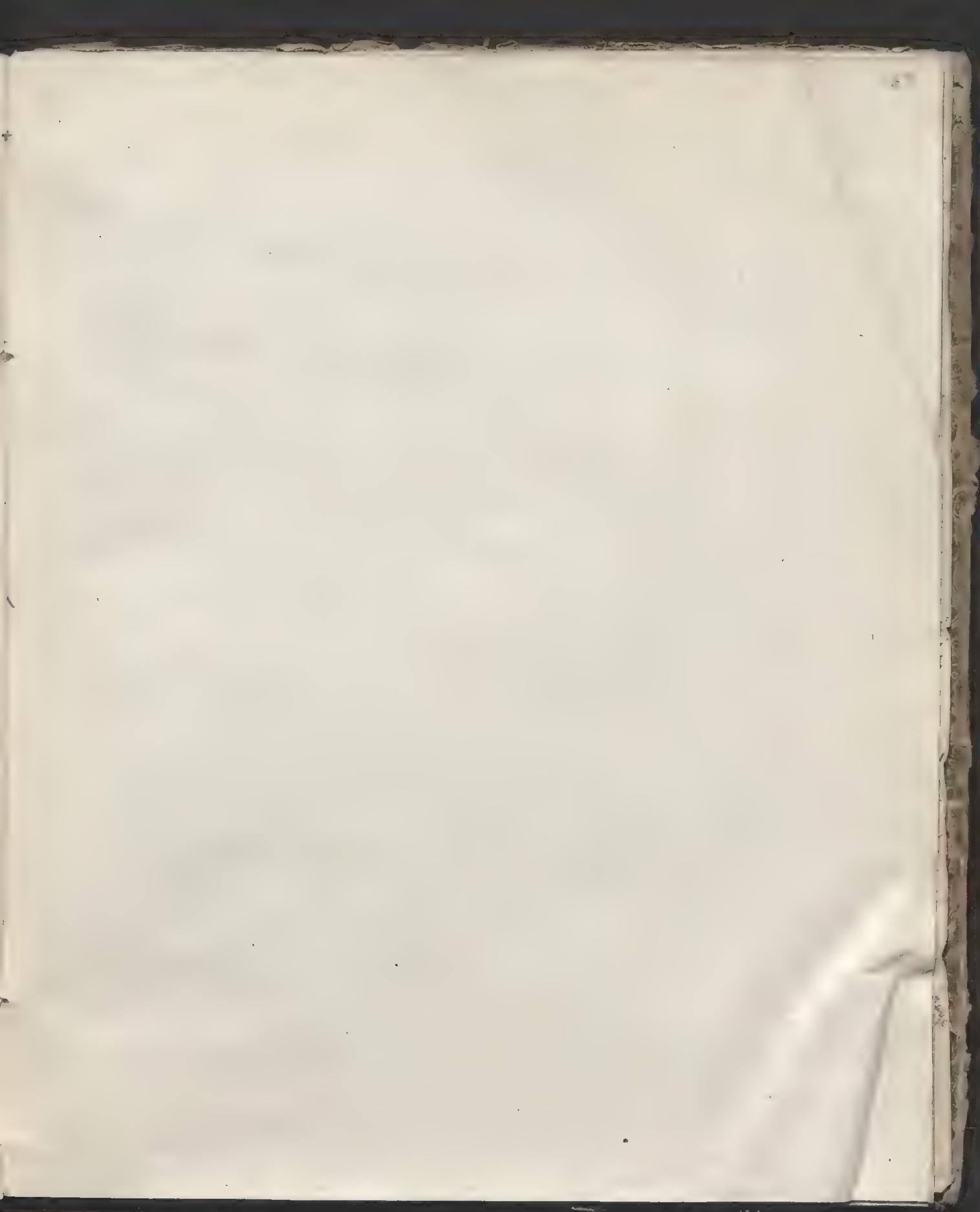
de philosophie française
Descartes en fait long-temps le chef. Son système était celui de l'athéisme, qui s'accorde beaucoup mieux avec le catholicisme.

que la philosophie expérimentale; car il paraît singulièrement
difficile de réunir la foi aux dogmes les plus mystiques
avec l'empire souverain des sensations sur l'âme. C'est
des ecclésiastiques, qui appartiennent la gloire d'avoir dirigé la philosophie
moderne de son temps, dans le développement intérieur de l'âme.
Et il produisit une grande sensation, en apprenant, de tant de vérités reçues,
à l'examen de la réflexion. Le Docteur universel, est l'a, b, c, de
la philosophie; chaque homme, recommencé, à raisonner, avec
ses propres lumières, quand il veut remonter, aux principes
des choses; et Descartes eut la hardiesse de soumettre, toutes les
opinions, au jugement naturel. L'indifférence, envers la philosophie
expérimentale, plus claire et plus frappante, qu'elle ne l'est
dans Locke: il l'a mise véritablement à la portée de tout le
monde: il dit avec Locke, que l'âme, ne peut avoir
aucune idée, qui ne lui vienne, par les sensations: il
attribue à nos sens, d'origine des connaissances et du
langage: aux mots celle de la réflexion: et nous faisant ainsi
recueillir le développement de notre être moral, par les objets
intérieurs, il explique la nature humaine, comme une
science positive, d'une manière nette, rapide, et, sous
quelques rapports, incontestable: car si l'on ne sentait en soi,
ni des organes sensibles du cœur, ni une conscience indé-
pendante de l'expérience, ni un esprit créateur, dans
toute la force de la pensée, on pourrait se contenter
de cette définition mécanique de l'âme humaine. Il est naturel
d'être séduit, par la solution facile du plus grand des
problèmes: mais cette apparente simplicité n'existe que
dans la méthode: l'objet auquel on prétend l'appliquer
n'en reste pas moins d'une immensité inconnue, et l'orgueil
de nos maîtres, de voir comme le sphinx les milliers de systèmes
qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot.

Helvétius, qui tire de la philosophie des sensations, toutes les consé-
quences directes, qu'elle peut permettre, affirme, que si l'homme
avait les mains parfaites, comme le pied d'un cheval, il n'aurait que
l'intelligence d'un cheval. Fortes s'il en était ainsi, il serait bien
injuste de nous attribuer le tort ou le mérite de nos actions: car
la différence, qui peut exister, entre les diverses organisations
des individus autoriserait et maliverait l'un avec l'autre, qui
se trouve entre leurs caractères. Le système de la nature, tendait
à l'aneantissement de la Divinité dans l'univers, et le libre arbitre
dans l'homme. L'immortalité de l'âme, et le méritement - du
devoir sont des suppositions tout-à-fait gratuites; dans
le système qui fonde toutes nos idées, sur nos sensations: car aucune
sensation ne nous révèle, l'immortalité dans la mort. Si les
objets extérieurs ont seuls formé notre conscience, depuis la
naissance qui nous reçoit dans ses bras, jusqu'au dernier acte
d'une vieillesse avancée, toutes nos impressions s'enchaînent
tellement l'une à l'autre, qu'on ne peut en accuser, avec
équité la prétendue volonté, qui n'est qu'une fatalité
de plus

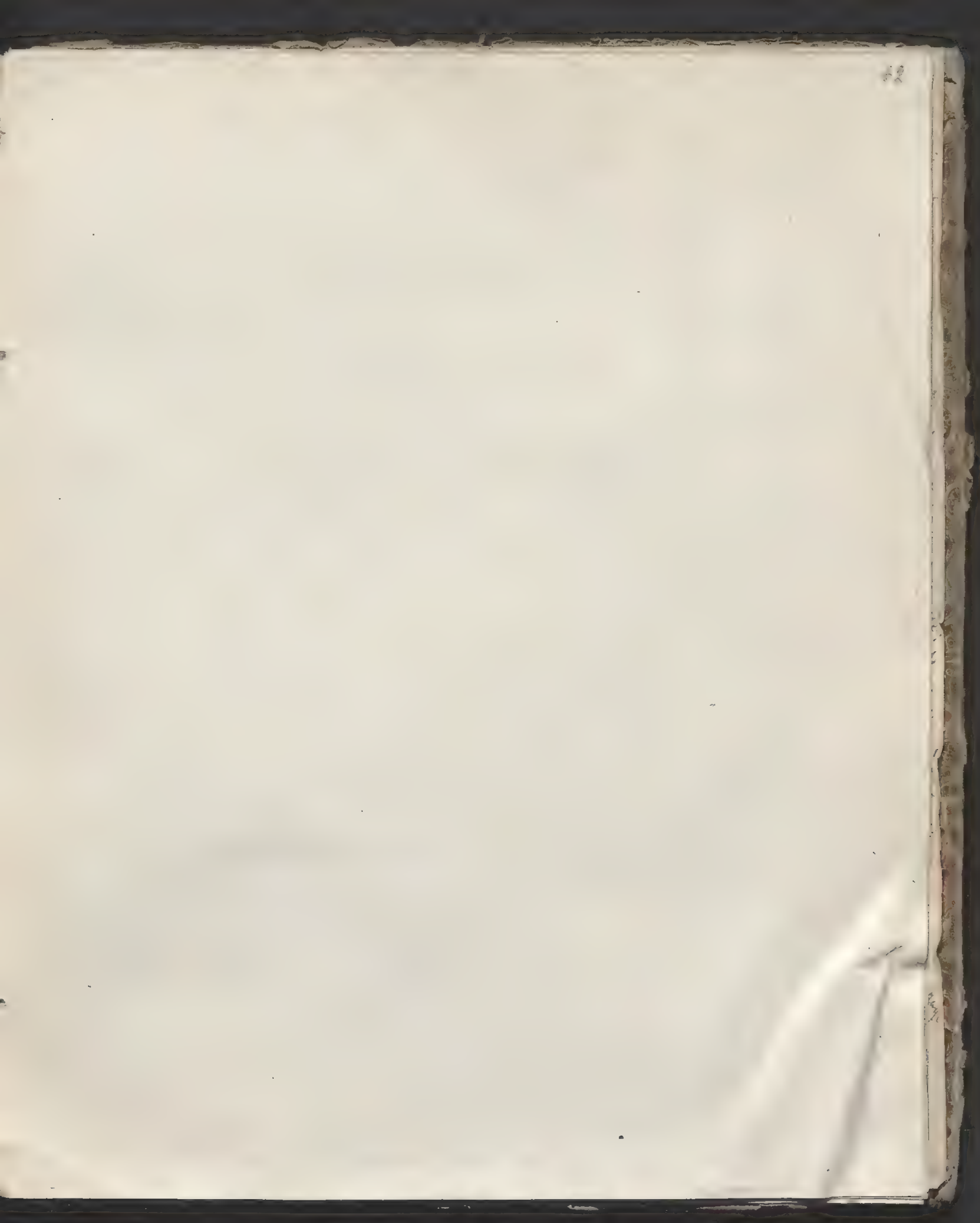


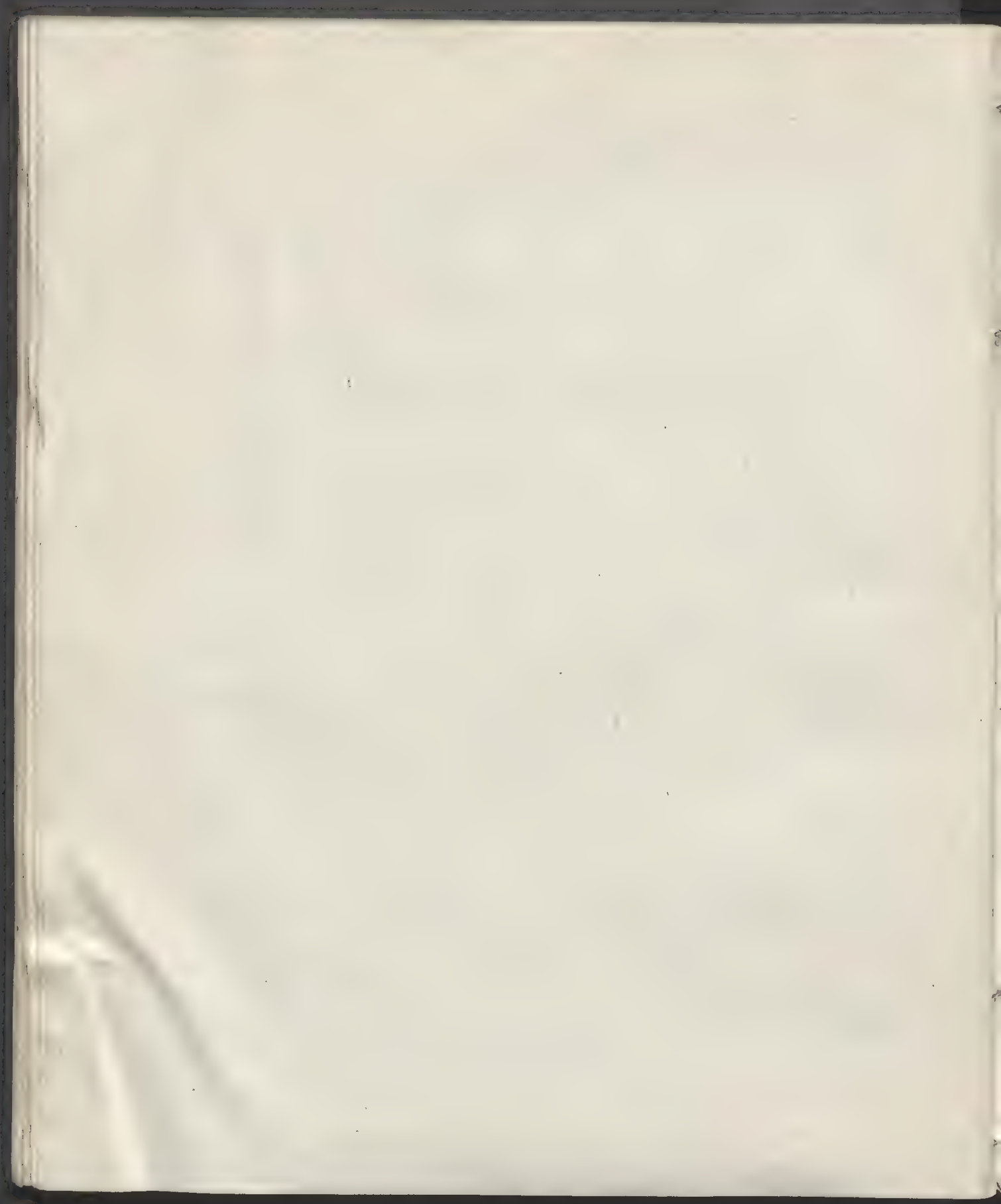


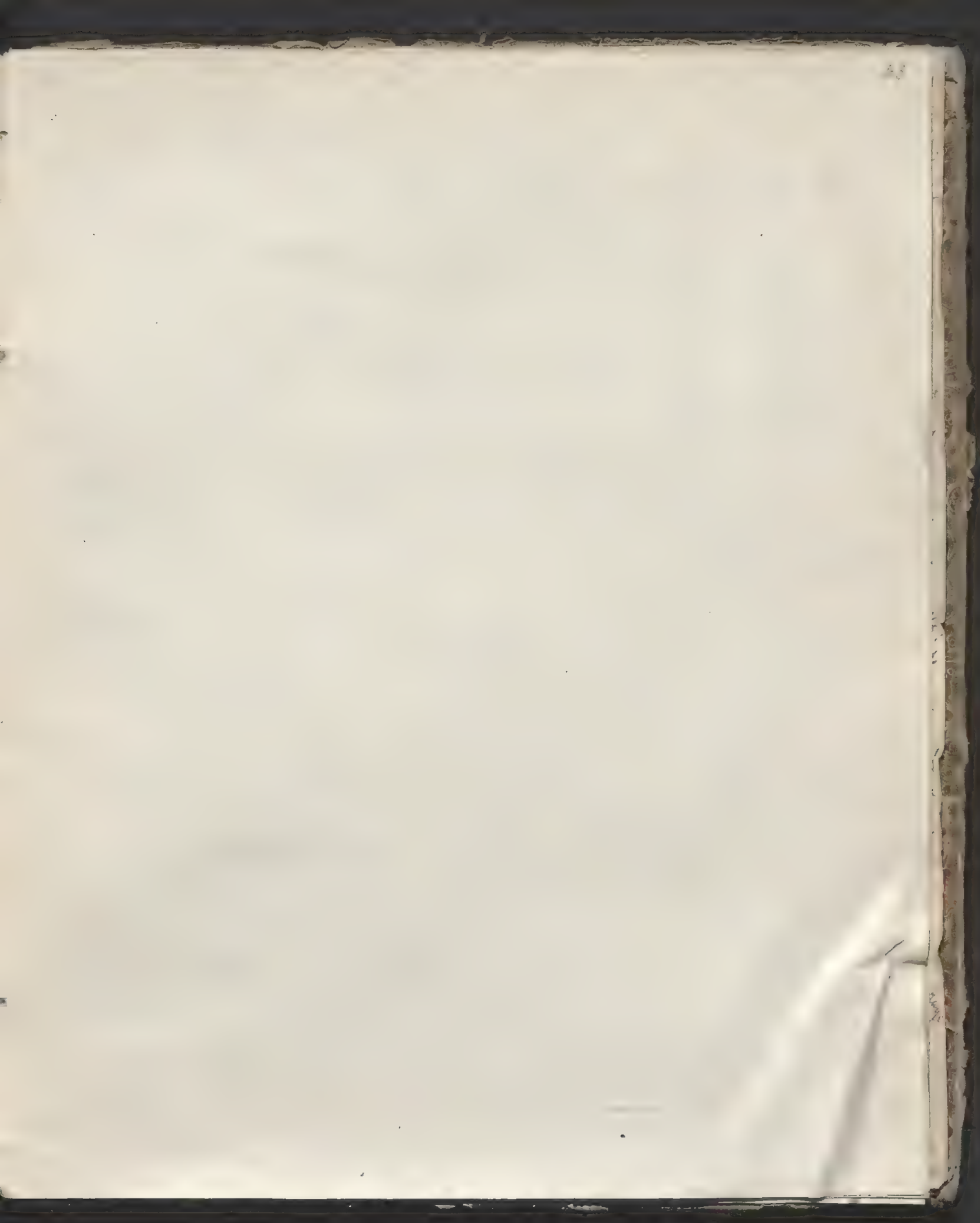


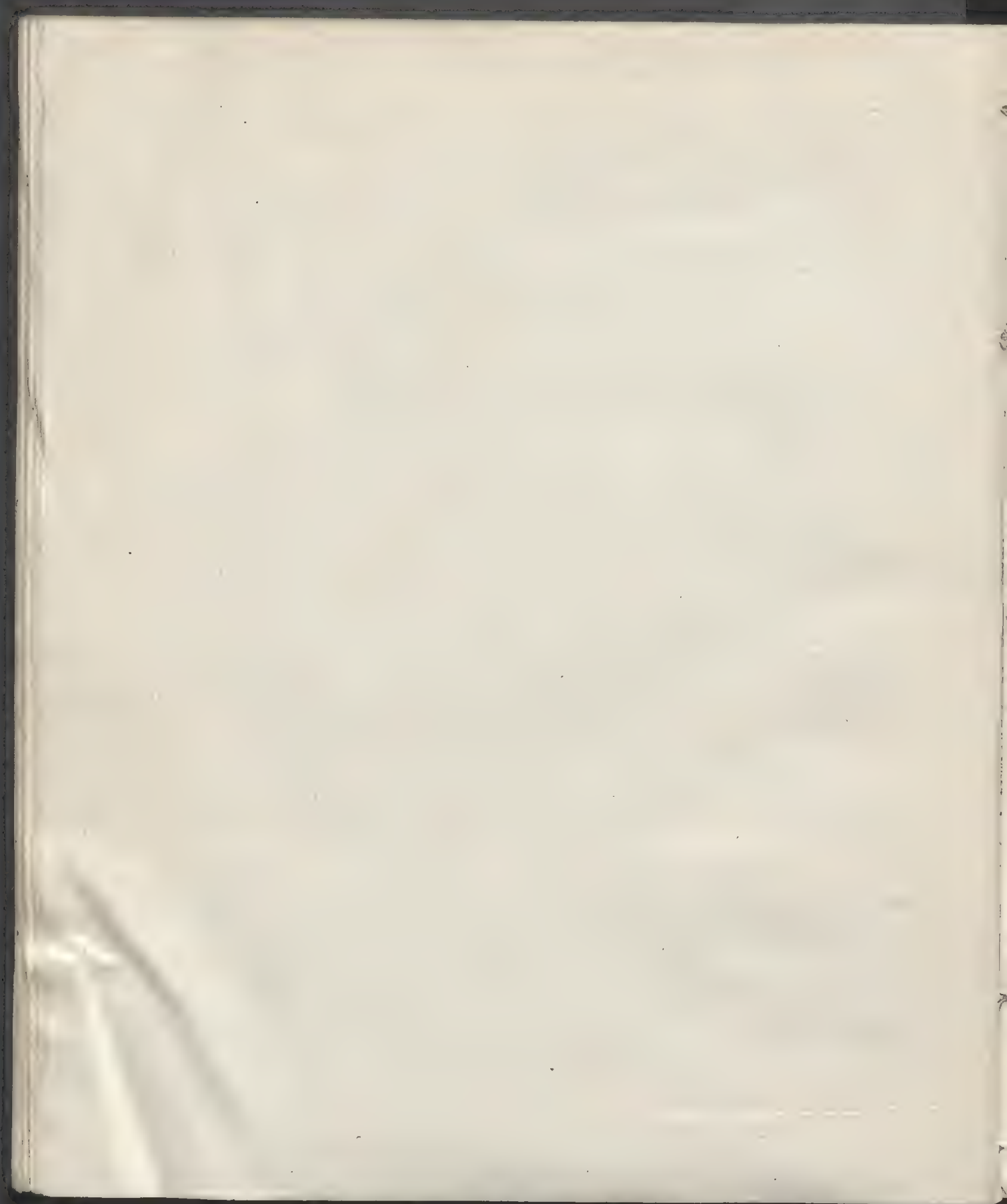








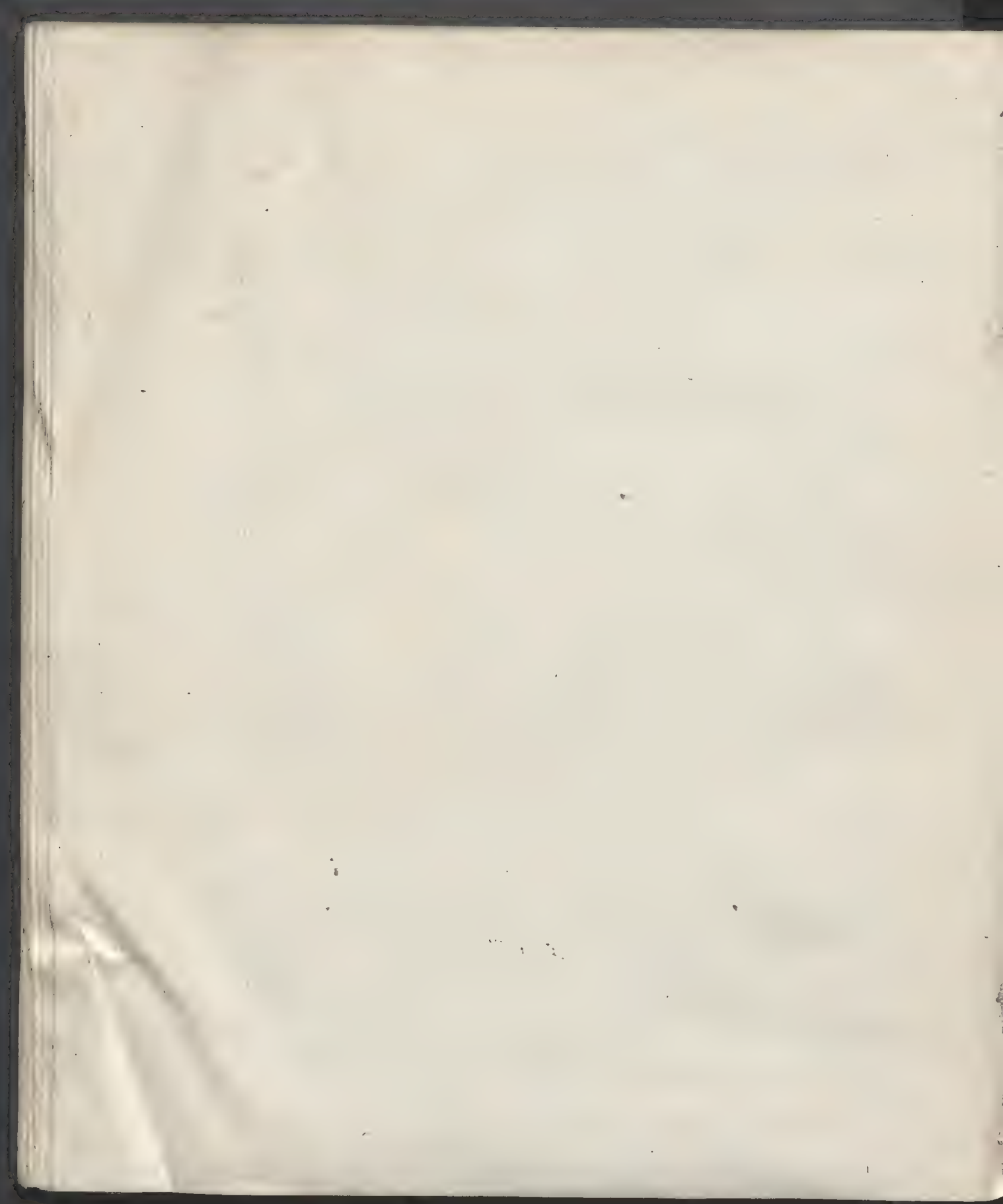


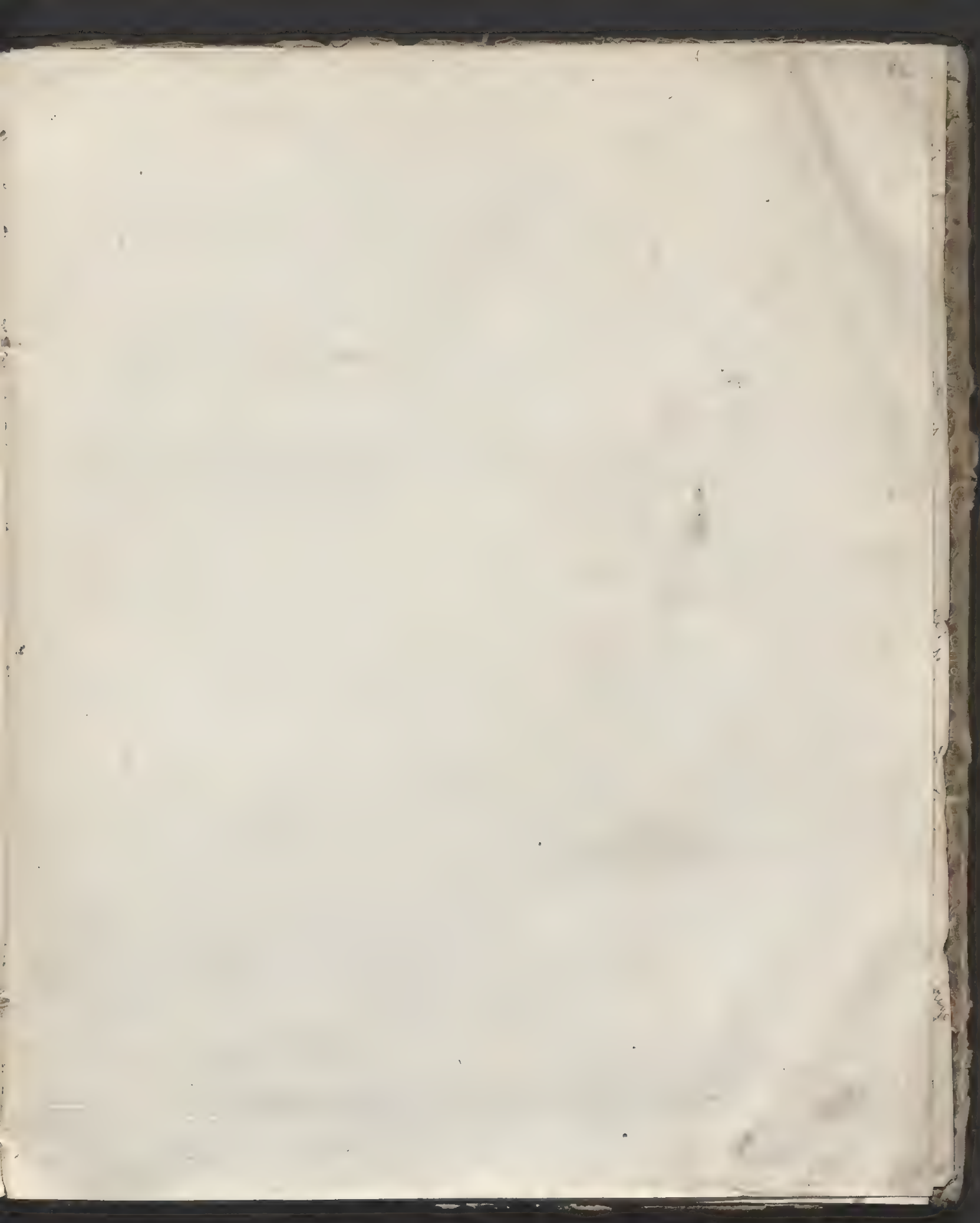












[illegible]

[illegible]

De la Grèce par Buffon

Il n'est pas facile de se représenter les circonstances qui ont pu donner lieu à ce que l'on ne peut s'empêcher d'appeler le sort ultime de ces beaux lieux grecs. Il est de pareils états de discorde dans leur sein, si on ne parvenait à vaincre que très difficilement des avantages qui sont les mêmes si cher à conquérir. On s'aperçoit que même s'ils ne s'interposent pas les causes de cette ^{première} discorde, la situation est telle que la tranquillité ne prévient-on pas, lorsque la guerre est déclarée, par le sort même? ou avant les lois? comment s'arrêter à ces choses? On ne peut le faire sans que la loi d'humanité le commande. Il ne peut en être même avec précision, et l'histoire ne peut connaître des lieux et des hommes. Hélas! les Grecs, en montrant aux autres nations, ne traversent peut-être pas le bon heur. Je demande tout à la fois et l'inspiration du peuple et l'ambition des chefs: il me semble voir que cette série, relevée sur de nouvelles bases, se partage entre, comme autrefois, en une suite de petits états rivaux. Mais d'appréhender que l'insécurité et le conflit des passions n'y soient encore plus effrayants, que le choc épouvantable du sort, car le canal orageux de l'empire. Quelle vision d'empire à venir.

De la Littérature du 18. siècle p. durant.
La fin du 18. siècle, et les commencemens premières années du siècle suivant, ont été marqués par des événemens si importants, que tout l'ensemble des affaires humaines en a été changé et renouvelé. La Religion, les gouvernemens, la distribution des royaumes ont subi, non pas des simples modifications, mais des révolutions complètes. Les idées se sont élevées sur la politique, sur la morale, sur les droits de l'homme, et de sercint

Littérature, et c'est pourquoi il y a une science de style, et même
des math qui semblent le représenter, quoiqu'elle ^{soit} ~~soit~~ quel
sax auxiliaire. La Beauté est un lien ineffable dans l'âme, et
c'est une pleine d'attrait, c'est elle qui attire, d'un pôle à l'autre,
et les enveloppe dans le réseau animé. Elle est le grand mystère
de la Nature, et quant à elle, comme elle existe dans les choses
vies, on ne saurait la charger sans d'elle. La Beauté universelle
n'a rien de distinct à mes yeux, rien d'individualisé, et de
tellement fixe, qu'il ne soit possible qu'elle puisse être renfermée
dans un cercle, dans il ne serait possible d'arrêter
les limites. La Beauté se trouve partout, se trouve en Dieu; la
nature se voit être ineffable met en mouvement, dans notre
cerveau l'universalité des signes qui se la représentent.
La Beauté de la configuration humaine, se trouve, le rappor-
tement de elle à la Beauté suprême, qui se
distingue la marque, de son type original. Il y a un mystère
dans la Beauté, comme si appartenant à l'Édifice fondatrice.
Du côté plus de la création, peut-être comme pierre
d'attente d'un ordre de choses non encore visible.
Le mystère n'est point abordable à toutes les intelligences,
toutes les y compris dans les degrés divers qui se déterminent
par la mesure avec laquelle la Beauté du beau se
trouvant rayonnent, dans ceux de chacun, soit sur la surface
de la terre, soit sur l'esprit humain, qui en est l'œuvre
la plus éblouissante. La Beauté dans les objets n'est jamais
dans une connaissance des parties avec le tout, et de ce
tout avec sa destination. Elle réside dans le beau, dans
l'harmonie, et dans l'utile elle a son plus haut degré d'elli-
vation physique et intellectuelle. Le sublime dans les
monde physique et phénoménal, finit à l'idée de
l'infini, en attendant, en face au en l'œuvre le sublime
dans la vie morale, suppose une lutte, dont le sacrifice
au l'abrogation, serait toujours le terme. Le sublime
dans l'intellectuel, serait un rapprochement vers la
divinité.

1/2
1/4
1/8
1/16
1/32
1/64
1/128
1/256
1/512
1/1024
1/2048
1/4096
1/8192
1/16384
1/32768
1/65536
1/131072
1/262144
1/524288
1/1048576
1/2097152
1/4194304
1/8388608
1/16777216
1/33554432
1/67108864
1/134217728
1/268435456
1/536870912
1/1073741824
1/2147483648
1/4294967296
1/8589934592
1/17179869184
1/34359738368
1/68719476736
1/137438953472
1/274877906944
1/549755813888
1/1099511627776
1/2199023255552
1/4398046511104
1/8796093022208
1/17592186044416
1/35184372088832
1/70368744177664
1/140737488355328
1/281474976710656
1/562949953421312
1/1125899906842624
1/2251799813685248
1/4503599627370496
1/9007199254740992
1/18014398509481984
1/36028797018963968
1/72057594037927936
1/144115188075855872
1/288230376151711744
1/576460752303423488
1/1152921504606846976
1/2305843009213693952
1/4611686018427387904
1/9223372036854775808
1/18446744073709551616
1/36893488147419103232
1/73786976294838206464
1/147573952589676412928
1/295147905179352825856
1/590295810358705651712
1/1180591620717411303424
1/2361183241434822606848
1/4722366482869645213696
1/9444732965739290427392
1/18889465931478580854784
1/37778931862957161709568
1/75557863725914323419136
1/151115727451828646838272
1/302231454903657293676544
1/604462909807314587353088
1/1208925819614629174706176
1/2417851639229258349412352
1/4835703278458516698824704
1/9671406556917033397649408
1/19342813113834066795298816
1/38685626227668133590597632
1/77371252455336267181195264
1/154742504910672534362390528
1/309485009821345068724781056
1/618970019642690137449562112
1/1237940039285380274899124224
1/2475880078570760549798248448
1/4951760157141521099596496896
1/9903520314283042199192993792
1/19807040628566084398385987584
1/39614081257132168796771975168
1/79228162514264337593543950336
1/158456325028528675187087900672
1/316912650057057350374175801344
1/633825300114114700748351602688
1/1267650600228229401496703205376
1/2535301200456458802993406410752
1/5070602400912917605986812821504
1/10141204801825835211973625643008
1/20282409603651670423947251286016
1/40564819207303340847894502572032
1/81129638414606681695789005144064
1/162259276829213363391578010288128
1/324518553658426726783156020576256
1/649037107316853453566312041152512
1/1298074214633706907132624082305024
1/2596148429267413814265248164610048
1/5192296858534827628530496329220096
1/10384593717069655257060992658440192
1/20769187434139310514121985316880384
1/41538374868278621028243970633760768
1/83076749736557242056487941267521536
1/166153499473114484112975882535043072
1/332306998946228968225951765070086144
1/664613997892457936451903530140172288
1/1329227995784915872903807060280344576
1/2658455991569831745807614120560689152
1/5316911983139663491615228241121378304
1/10633823966279326983230456482242756608
1/21267647932558653966460912964485513216
1/42535295865117307932921825928971026432
1/85070591730234615865843651857942052864
1/170141183460469231731687303715884105728
1/340282366920938463463374607431768211456
1/680564733841876926926749214863536422912
1/1361129467683753853853498429727072845824
1/2722258935367507707706996859454145691648
1/5444517870735015415413993718908291383296
1/10889035741470030830827987437816582766592
1/21778071482940061661655974875633165533184
1/43556142965880123323311949751266331066368
1/87112285931760246646623899502532662132736
1/174224571863520493293247799005065324265472
1/348449143727040986586495598010130648530944
1/696898287454081973172991196020261297061888
1/1393796574908163946345982392040522594123776
1/2787593149816327892691964784081045188247552
1/5575186299632655785383929568162090376495104
1/11150372599265311570767859136324180752990208
1/22300745198530623141535718272648361505980416
1/44601490397061246283071436545296723011960832
1/89202980794122492566142873090593446023921664
1/178405961588244985132285746181186892047843328
1/356811923176489970264571492362373784095686656
1/713623846352979940529142984724747568191373312
1/1427247692705959881058285969449495136382746624
1/2854495385411919762116571938898990272765493248
1/5708990770823839524233143877797980545530986496
1/11417981541647679048466287755595961091061972992
1/22835963083295358096932575511191922182123945984
1/45671926166590716193865151022383844364247891968
1/91343852333181432387730302044767688728495783936
1/182687704666362864775460604089535377456991567872
1/365375409332725729550921208179070754913983135744
1/730750818665451459101842416358141509827966271488
1/1461501637330902918203684832716283019655932542976
1/2923003274661805836407369665432566039311865085952
1/5846006549323611672814739330865132078623730171904
1/11692013098647223345629478661730264157247460343808
1/23384026197294446691258957323460528314494920687616
1/46768052394588893382517914646921056628989841375232
1/93536104789177786765035829293842113257979682750464
1/187072209578355573530071658587684226515959365500928
1/374144419156711147060143317175368453031918731001856
1/748288838313422294120286634350736906063837462003712
1/1496577676626844588240573268701473812127674924007424
1/2993155353253689176481146537402947624255349848014848
1/5986310706507378352962293074805895248510699696029696
1/11972621413014756705924586149611790497021399392059392
1/23945242826029513411849172299223580994042798784118784
1/47890485652059026823698344598447161988085597568237568
1/95780971304118053647396689196894323976171195136475136
1/191561942608236107294793378393788647952342390272950272
1/383123885216472214589586756787577295904684780545900544
1/766247770432944429179173513575154591809369561091801088
1/1532495540865888858358347027150309183618739122183602176
1/3064991081731777716716694054300618367237478244367204352
1/6129982163463555433433388108601236734474956488734408704
1/12259964326927110866866776217202473468949912977468817408
1/24519928653854221733733552434404946937899825954937634816
1/49039857307708443467467104868809893875799651909875269632
1/98079714615416886934934209737619787751599303819750539264
1/196159429230833773869868419475239575503198607639501078528
1/392318858461667547739736838950479151006397215279002157056
1/784637716923335095479473677900958302012794430558004314112
1/1569275433846670190958947355801916604025588861116008628224
1/3138550867693340381917894711603833208051177722232017256448
1/6277101735386680763835789423207666416102355444464034512896
1/12554203470773361527671578846415332832204710888928069025792
1/25108406941546723055343157692830665664409421777856138051584
1/50216813883093446110686315385661331328818843555712276103168
1/100433627766186892221372630771322662657637687111424552206336
1/200867255532373784442745261542645325315275374222849104412672
1/401734511064747568885490523085290650630550748445698208825344
1/803469022129495137770981046170581301261101496891396417650688
1/1606938044258990275541962092341162602522202993782792835301376
1/3213876088517980551083924184682325205044405987565585670602752
1/6427752177035961102167848369364650410088811975131171341205504
1/12855504354071922204335696738729300820177623950262342682411008
1/25711008708143844408671393477458601640355247900524685364822016
1/51422017416287688817342786954917203280710495801049370729644032
1/102844034832575377634685573909834406561420991602098741459288064
1/205688069665150755269371147819668813122841983204197482918576128
1/411376139330301510538742295639337626245683966408394965837152256
1/822752278660603021077484591278675252491367932816789931674304512
1/1645504557321206042154969182557350504982735865633579863348609024
1/3291009114642412084309938365114701009965471731267159726697218048
1/6582018229284824168619876730229402019930943462534319453394436096
1/13164036458569648337239753460458804039861886925068638906788872192
1/26328072917139296674479506920917608079723773850137277813577744384
1/52656145834278593348959013841835216159447547700274555627155488768
1/105312291668557186697918027683670432318895095400549111254310975536
1/210624583337114373395836055367340864637790190801098222508621951072
1/421249166674228746791672110734681729275580381602196445017243902144
1/842498333348457493583344221469363458551160763204392890034487804288
1/1684996666696914987166688442938726917102321526408785780068975608576
1/3369993333393829974333376885877453834204643052817571560137951217152
1/6739986666787659948666753771754907668409286105635143120275902434304
1/13479973333575319897333507543509815336818572211270286240551804868608
1/26959946667150639794667015087019630673637144422540572481103609737216
1/53919893334301279589334030174039261347274288845081144962207219474432
1/107839786668602559178668060348078522694548577690162289924414438948864
1/215679573337205118357336120696157045389097155380324579848828877897728
1/431359146674410236714672241392314090778194310760649159697657755795456
1/862718293348820473429344482784628181556388621521298319395315511590912
1/1725436586697640946858688965569256363112777243042596638790631023181824
1/3450873173395281893717377931138512726225554486085193277581262046363648
1/6901746346790563787434755862277025452451108972170386555162524092727296
1/13803492693581127574869511724554050904902217944340773110325048185454592
1/27606985387162255149739023449108101809804435888681546220650096370909184
1/55213970774324510299478046898216203619608871777363092441300192741818368
1/110427941548649020598956093796432407239217743554726184882600385483636736
1/220855883097298041197912187592864814478435487109452369765200770967273472
1/441711766194596082395824375185729628956870974218904739530401541934546944
1/883423532389192164791648750371459257913741948437809479060803083869093888
1/1766847064778384329583297500742918515827483896875618958121606167738187776
1/3533694129556768659166595001485837031654967793751237916243212335476375552
1/7067388259113537318333190002971674063309935587502475832486424670952751104
1/14134776518227074636666380005943348126619871175004951664972849341905502208
1/28269553036454149273332760011886696253239742350009903329945698683811004416
1/56539106072908298546665520023773392506479484700019806659891397367622008832
1/113078212145816597093331040047546785012958969400039613319782794735244017664
1/226156424291633194186662080095093570025917938800079226639565589470488035328
1/452312848583266388373324160190187140051835877600158453279131178940976070656
1/904625697166532776746648320380374280103671755200316906558262357881952141312
1/1809251394333065553493296640760748560207343510400633813116524715763904282624
1/3618502788666131106986593281521497120414687020801267626233049431527808565248
1/7237005577332262213973186563042994240829374041602535252466098863055617130496
1/14474011154664524427946373126085988481658748083205070504932197726111234260992
1/28948022309329048855892746252171976963317496166410141009864395452222468521984
1/57896044618658097711785492504343953926634992332820282019728790904444937043968
1/115792089237316195423570985008687907853269984665640564039457581808889874087936
1/231584178474632390847141970017375815706539969331281128078915163617779748175872
1/463168356949264781694283940034751631413079938662562256157830327235559496351744
1/926336713898529563388567880069503262826159877325124512315660654471118992703488
1/1852673427797059126777135760139006525652319754650249024631321308942237985406976
1/3705346855594118253554271520278013051304639509300498049262642617884475970813952
1/7410693711188236507108543040556026102609279018600996098525285235768951941627904
1/14821387422376473014217086081112052205218558037201992197050570471537903883255808
1/29642774844752946028434172162224104410437116074403984394101140943075807766511616
1/59285549689505892056868344324448208820874232148807968788202281886151615533023232
1/118571099379011784113736688648896417641748464297615937576404563772303231066046464
1/237142198758023568227473377297792835283496928595231875152809127544606462132092928
1/474284397516047136454946754595585670566993857190463750305618255089212924264185856
1/948568795032094272909893509191171341133987714380927500611236510178425848528371712
1/1897137590064188545819787018382342682267975428761855001222473020356851697056743424
1/3794275180128377091639574036764685364535950857523710002444946040713703394113486848
1/75885503602

Me vultu libit à meo engagemente. Et per
 the non amore sine remane deinde vultu deprecatur
 d'ici que de p'prie le p'prie in facie sunt
 uque est arde de p'prie. Rega de p'prie vultu a
 Du. et vultu sine amore qui d'ici vultu p'prie
 uque et amore in p'prie de p'prie vultu a
 uque et amore in p'prie de p'prie vultu a



101

